

Vol. V

Québec, Mars 1925

N° 11

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

VIVE LES SUCRES!



Le 18 avril, selon leur habitude, les membres de la Société des Arts, Sciences et Lettres, feront leur excursion annuelle à la cabane à sucre.

Organe de la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec.

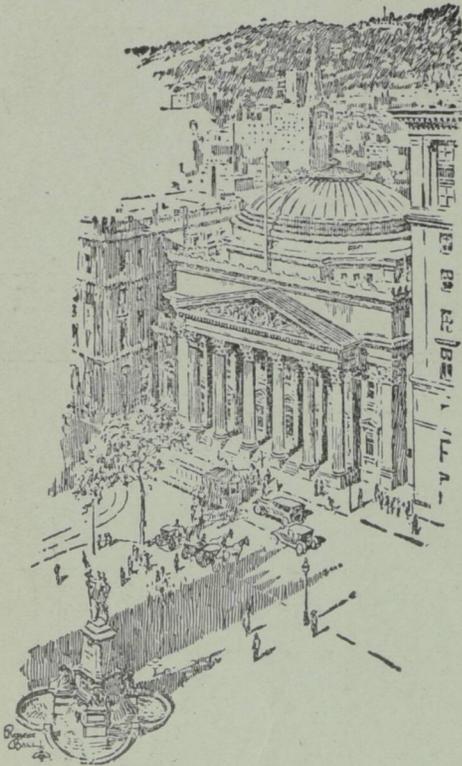
PRIX: 25 SOUS L'EXEMPLAIRE

BANQUE DE MONTREAL

ETABLIE DEPUIS PLUS DE CENT ANS

DEPARTEMENT D'EPARGNE

La BANQUE DE MONTREAL a un département d'épargne dans chacune de ses succursales au Canada. Les clients y reçoivent l'intérêt sur tous leurs dépôts et aux taux les plus élevés. Des dépôts de \$1.00 en montant sont acceptés.



CADEAUX DES FÊTES

ARTISTIQUES ET DURABLES

Qui seront appréciés davantage par vos amis, parce qu'ils sont pratiques.

L'abondance de suggestions offerte par notre magasin résoudra facilement

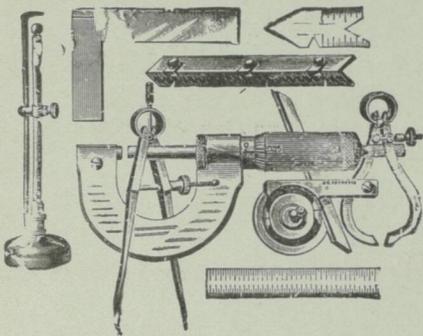
"QUE LUI OFFRAI-JE POUR LES FÊTES"

ACCESSOIRES ELECTRIQUES DE
TOUT GENRE

PROJECTEUR



INSTRUMENTS A DESSIN



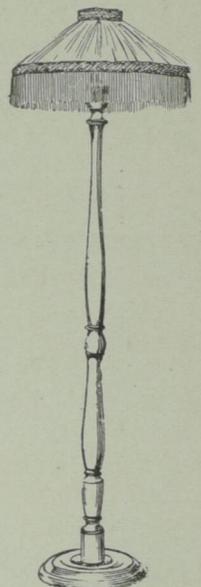
"EVEREADY"

Lampes portatives,
Accessoires d'automobiles,

APPAREILS DE RADIO

"WESTINGHOUSE"

Accessoires pour chambre de bain, etc.



Mechanics Supply Co. Limited

80-90 Rue St-Paul, :: QUEBEC

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Adresse : LE TERROIR, Enreg., Case postale 366, QUEBEC.

Abonnement payable d'avance : \$2.00 par année.

Vol. V, No 11

QUEBEC

MARS 1925

SOMMAIRE

	Pages		Pages
D'un mois à l'autre, par Damase Potvin.....	250	Les Sucres.....	258
Au Parnasse Canadien:	252	L'Art Vocal, conférence, Léopold Christin.....	259
Hivernement, Radbert.		Les Attirances Latines, Aimé Flamondon.....	264
A François Coppée, Jean Bruchési.		Feu Madame Dandurand.....	265
La Cabane à sucre, Frédéric Girard.		Ce que l'on pense.....	266
Le Vieux Chez Nous, Frédéric Girard.		Dans la République des Lettres.....	267
Le Vent, Alice Lemieux.		Chez Nos Membres.....	269
Prière au Printemps, Jean Charbonneau.		Revue des Lectures.....	296
A la Nuit, Marthe des Serres.			
Jours d'Autrefois à Ottawa, Alfred DeCelles, fils... ..	254		
Seisme au Canada.....	256		
Le Rapide du Diable, par P. Angers.....	257		

Gravures et Portraits

Hivernement.....	252
M. Frédéric Girard.....	252

NOTRE REVUE

Le prochain numéro du TERROIR paraîtra à la fin du mois d'avril. Ce sera le dernier numéro de la présente année. Il contiendra foule de choses intéressantes notes de toute nature, articles de collaborateurs nouveaux, etc.

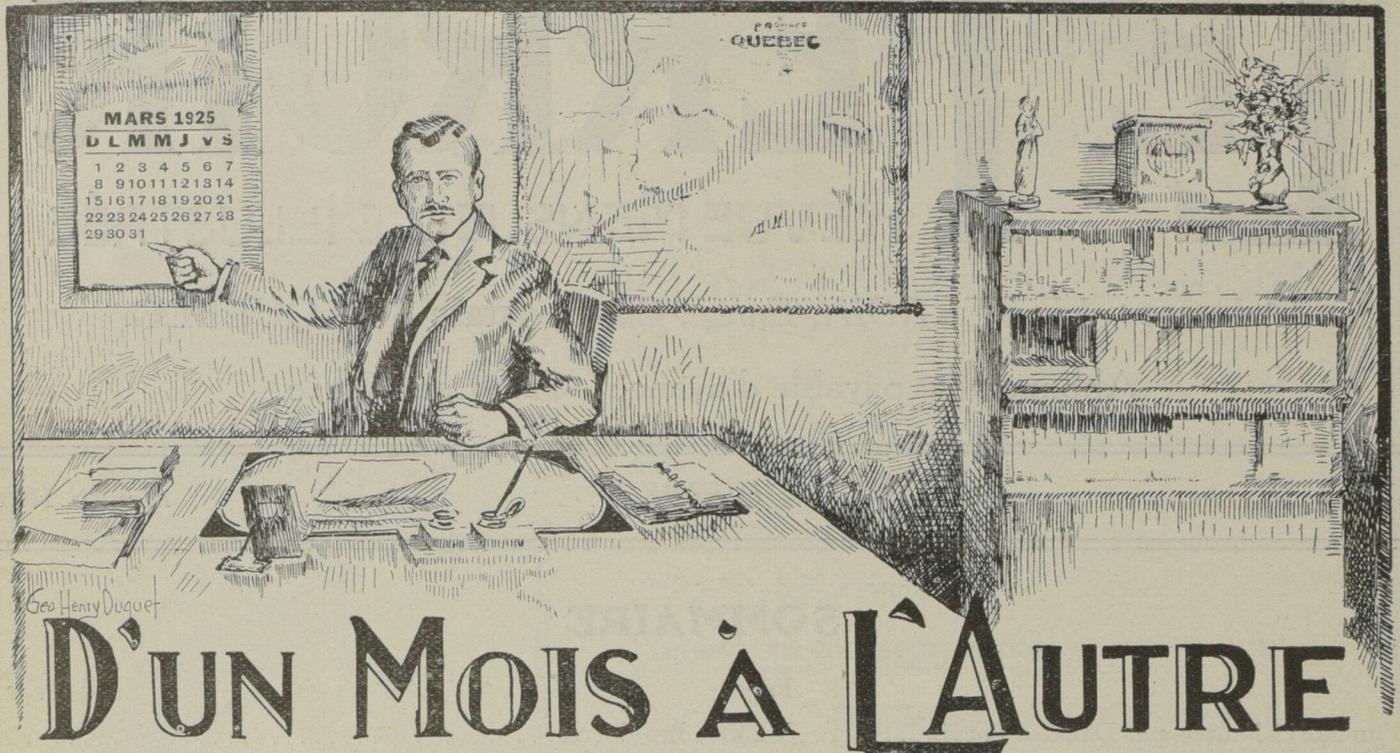
Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur le présent fascicule qui contient des articles qu'ils aimeront à lire. Nous signalons particulièrement: "Le Rapide du Diable" de M. P. Angers; "Jours d'Autrefois à Ottawa", de M. Alfred DeCelles fils; "Les attirances Latines" de M. Aimé Plamondon. Tout particulièrement, nous signalons nos deux pages du Parnasse Canadien où l'on verra les noms de plusieurs collaborateurs nouveaux. On lira aussi avec intérêt le

texte d'une conférence faite par M. Léopold Christin et que nous signalons particulièrement aux musiciens.

NOTRE CONCOURS LITTÉRAIRE

Par suite d'un surcroît de travail de deux des membres du jury de notre concours littéraire, nous ne pouvons publier, dans la présente livraison du TERROIR le résultat de ce concours, comme nous l'avions promis. Ce résultat sera prêt, nous assure-t-on, dans quelques jours et il sera annoncé dans les journaux en attendant qu'il le soit dans le prochain numéro de notre revue.

Dans ce prochain numéro, nous publierons également la composition du gagnant du Premier Prix de ce concours.



D'UN MOIS À L'AUTRE

Par DAMASE POTVIN

La Législature de Québec vient de décréter fête légale le 24 juin jour de la Saint-Jean-Baptiste.

C'est un des plus beaux gestes que nos législateurs aient encore fait et nous n'avons pas de doute que toute notre population s'en est grandement réjouie. Notre fête nationale a ainsi reçu sa consécration officielle et c'est avec plus de fierté que, désormais, nous emploierons cette formule très simple qu'évoque notre fête nationale: "Le jour que nous célébrons".

Plus précisément, qu'est-ce que ce "jour que nous célébrons" ?

"C'est" a déjà répondu l'hon. M. Thomas Chapais, dans un beau discours qu'il prononçait le jour de la fête nationale en 1902, "c'est un jour de ralliement et d'harmonie; c'est un jour d'allégresse et de fraternité sainte; c'est un jour de souvenir et d'espérance; pour tout dire, en un mot, c'est le jour, c'est la fête de la Patrie."

Ce jour de la Patrie canadienne, il est déjà vieux de plus de trois quarts de siècle; il y a, en effet, un nombre respectable d'années que notre Société Saint-Jean-Baptiste faisait son apparition sur la scène du monde.

Alors l'heure était triste et sombre pour notre race. Nous traversions l'une des crises les plus périlleuses de notre existence. Mais, Dieu merci, nous avons vécu; nous vivons et nous vivrons.

Mais quand naquit notre belle société nationale, bien des gens nous croyaient à l'agonie, enfin; l'échafaud avait dressé ses sinistres silhouettes parmi nous. Des têtes étaient tombées et l'exil ouvrait ses portes sombres, complétant l'œuvre du gibet.

"Ce n'était plus seulement avec inquiétude" a écrit P.-J.-O. Chauveau, "c'était avec une grande

crainte, c'était presque avec désespoir que l'on se demandait ce qu'il allait advenir de tout de qui nous était si cher. Quelques-uns disaient tout haut que l'on ne pouvait plus rien être dans ce pays à moins de se faire anglais et d'autres ajoutaient:.... protestants. Les gens qui voulaient décorer leur lâcheté d'un prétexte demandaient que l'on considérât la question au "point de vue pratique". Ils déclaraient qu'il était inutile de se faire d'illusion, qu'il valait mieux envisager le danger en face, qu'en supposant même que notre langue fut tolérée dans les documents officiels, nous aurions bien de la peine à nous faire entendre dans un parlement où nous serions toujours en si petit nombre."

Parmi donc tous les dangers qui nous menaçaient il y avait l'horrible apostasie nationale.

C'est à ce moment que naquit la Société Saint-Jean-Baptiste. Elle donna le signal du ralliement. Et nous fûmes sauvés. La Société nationale en apparaissant, arrêta l'œuvre de l'apostasie ce qui eut pour effet de mâter l'ostracisme.

Depuis, il y eut encore bien des luttes, la Société St-Jean-Baptiste n'a pas la prétention de s'attribuer toutes les victoires qui suivirent. Mais elle a droit de réclamer sa part d'honneur, de lutte et de sacrifices; et cette part est large.

Sa dernière victoire, pourrions-nous dire, encore que cette victoire, ait été bien facile à remporter, c'est le statut décrétant jour férié le 24 juin. Elle n'eut pas, cette fois, disons-le en toute justice, à se battre avec les descendants des anciens maîtres. Mais encore un peu et elle voyait surgir devant elle le spectre hideux de l'apostasie.

Il faut savoir gré au Dr Ernest Choquette qui, au cours de la présente session provinciale, a fait passer au Conseil législatif une mesure obligeant les municipalités scolaires à employer une certaine partie des fonds dont elles disposent pour l'achat de livres de récompenses à acheter des livres d'auteurs canadiens. C'est un projet patriotique que toute la population a applaudi.

Cette mesure a donné lieu à la Chambre Haute à un intéressant débat et quelques jours plus tard, à de bons discours à la Chambre des députés où cette Législation a été introduite par le Dr Bernard, député de Rouville.

A ce sujet, nous aimons à laisser la parole à M. Victor Morin, de Montréal, qui a approuvé comme suit le beau geste du Dr Choquette et résume ainsi la question:

"A venir jusqu'à il y a quelques années, dit-il, on importait de France, et, pour la plus grande partie de la librairie Mame, de Tours, les livres de récompenses destinés aux écoles. Ces livres se composaient pour le plus grand nombre, d'historiettes qui meublèrent très peu l'esprit des enfants. On se rappelle encore les couvertures cartonnées, rouges ou bleues, et leurs teintes dorées. Mais, tout était pour l'œil, sans même faire appel au bon goût, et le contenu valait peu de chose au point de vue des connaissances à acquérir.

"Depuis une quinzaine d'années, un effort louable a été fait par la librairie Beauchemin, en faisant réimprimer, pour distribution de prix, des livres de nos auteurs canadiens, et, depuis lors, les commissions scolaires et la direction du département de l'instruction publique de Québec se sont employées à donner en récompense une bonne partie de nos livres canadiens. Dans ces livres, les enfants apprennent l'histoire de leur pays, des choses qui les instruisent, leur meublent l'esprit et développent leur patriotisme.

"On a mis de côté, dans une bonne mesure, les cartonnages voyants d'autrefois, dont la teinture et la dorure restaient attachées aux doigts et on leur a substitué des livres moins voyants, mais contenant une nourriture plus solide pour l'esprit.

"Aussi, faut-il applaudir au projet mis de l'avant par l'hon. Ernest Choquette aux fins de faire décréter qu'au moins la moitié des récompenses distribuées par les commissions scolaires comme prix d'examen se compose de livres canadiens. Ceci développera les connaissances qu'on s'efforce de cultiver à l'école chez nos enfants, pour les choses de leur pays. Il aura, en outre, le grand avantage d'apporter un encouragement substantiel aux écrivains canadiens, dont la clientèle est déjà fort restreinte, mais qui s'agrandira par suite de cette initiative.

"La Société des auteurs canadiens voit ce mouvement avec le plus grand plaisir et l'encourage de tout son appui et de toutes ses forces."

Inutile d'exprimer avec quel chaleureux enthousiasme notre Société des Arts, Sciences et Lettres approuve cette Législation. Notre société a assez fait déjà pour les développements de l'œuvre du terroir, sous quelque aspect qu'elle se présente, pour ne pas applaudir à cette belle action en faveur des auteurs du terroir canadien-français.

* * *

C'est Théophile Gauthier qui a dit: "Le caniche le plus civilisé n'a jamais eu l'idée de se mettre des boucles d'oreilles et le papou stupide qui mange de la glaise et des vers de terre, s'en fait avec des coquillage et des baies colorées."

Théophile Gauthier estimait par ces paroles, que la pensée de s'orner et de chercher à s'embellir est née du seul cerveau humain. Si les animaux ne cherchent pas à s'embellir, c'est donc qu'ils se croient parfaitement beaux; et le fait est que nous en avons un exemple dans le paon orgueilleux et coquet.

Il faut donc croire que l'homme est loin de se trouver beau, en son naturel, lui dont la grande préoccupation est de s'orner; et en disant l'homme, il faut comprendre, naturellement et surtout, la femme.

Et ceci nous amène à nous demander comment ces dames vont s'orner au printemps.

Nous sommes à l'époque où la mode fait jaser tout le monde féminin. On parle surtout chapeau. Que seront les chapeaux de la prochaine belle saison? Il nous a été donné d'en voir quelques-uns dans les montres des magasins de mode. Pour ma part j'en ai même vu un qui était de nature à enlever l'appétit et le sommeil.

Et j'ai passé la nuit à me demander ce que j'avais en l'occurrence, à admirer le plus de ces trois choses le courage de celle qui arborera sur la tête cette chose funambulesque; le génie tourmenté de celui ou de celle qui l'a inventée; enfin, la force d'âme du mari qui l'achètera, le paiera et se résignera à marcher... à côté.

Au matin, je penchais en faveur de ce dernier.

* * *

La fin de mars a vu mener de front deux grosses enquêtes à Québec, l'une à l'Hotel du Gouvernement sur les opérations de la Commission des Liqueurs, l'autre au Palais de Justice, sur l'administration municipale provinciale.

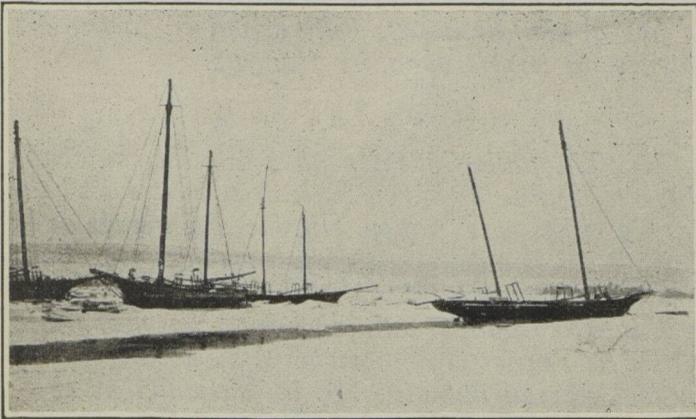
Ces deux événements sont de nature à provoquer toutes sortes de tristes réflexions.

Un vieux proverbe français dit que "la moitié du monde prend plaisir à dire du mal d'autrui et l'autre moitié à croire les médisances." Ce fond de vérité soumet les hommes publics aux plus terribles tentations; car dire du mal d'autrui est un genre de bataille facile et hélas! souvent fructueux.

Aujourd'hui, les gens sages, ceux qui n'ont aucun parti, ou mieux, qui ne sont pas partisans, se de-

(Suite à la page 256)

AU PARNASSE CANADIEN



HIVERNEMENT

*Sur les grèves hospitalières
Que le cap à la Rée abrite des grands vents,
Les goélettes prisonnières,
Durant les mois d'hiver, se moquent des autans.*

*Tout le long des mâtures fières,
Nulle voile qui s'enfle aux souffles tout-puissants;
Les coques sveltes et légères
Dans les glaciers sommeilleront jusqu'au printemps*

*Ils reviendront, les flots limpides,
Et les goélettes rapides,
Voile au vent, gagneront encor la haute mer.*

*Vers l'idéal qu'elle réclame,
Quand donc s'envolera mon âme,
Mon âme retenue en sa prison de chair?*

RADBERT.

A FRANÇOIS COPPÉE.

*Amis, pour un instant, ouvrons le reliquaire
Où saigne encore le coeur d'un noble troubadour.
Puis relisant les vers qu'il écrivit un jour,
Construisons un palais par-dessus sa chaumière.*

*Il n'a jamais voulu que croire à la lumière;
Il chantait son pays et les siens, tour à tour,
Il fut le doux poète aux paroles d'amour,
Le frère qui sourit au chevet de son frère.*

*O Coppée! O vieux maître, épris de vérité,
Retrouvant ton bonheur dans l'art et la bonté,
Tu donnais à ton geste une force durable.....*

*Et pendant que la nuit autour de nous descend,
Des rivages lointains, je viens, humble passant,
Offrir à ta mémoire une feuille d'érable.*

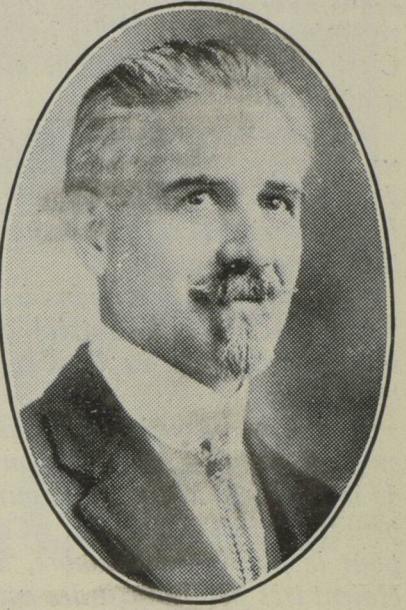
JEAN BRUCHESI.

(1) Vers lus au banquet des Amis de Coppée, à Paris, le lundi 19 janvier 1925 et adressés au TERROIR par l'auteur.

UN POÈTE DU TERROIR

Nous avons le plaisir de présenter aujourd'hui à nos lecteurs un poète dont les sonnets, d'inspiration toute terrienne, ajoutent de jolies fleurs au jardin de nos muses régionalistes. M. le professeur Frédéric Girard est le directeur du Cours commercial Girard de la ville de Valleyfield.

Nous profitons de l'occasion pour rappeler que l'un des objets du Terroir est de faire connaître les talents nouveaux qui veulent percer et que nous aimerons toujours à faire connaître.



FREDERIC GIRARD

LA CABANE À SUCRE

*Quand du printemps, jadis, sonnait le renouveau,
Quand des arbres blessées pleurait la goutterelle,
Qu'il était doux goûter à la sève nouvelle,
Et voir de la Cabane allumer le fourneau!*

*Sur la traîne sauvage ajustant le tonneau,
Nous faisons la tournée au chant de la sittelle.
Et la blonde liqueur tombait en cascabelle
De nos récipients d'écorce de bouleau.*

*Un panache élégant de vapeur diaphane
Dans la splendeur du soir montait vers le ciel bleu
Un brassin de réduit bouillait sur le grand feu.*

*Qui redira nos nuits de veille à la Cabane?
Assis sur le grabat, les deux pieds au chenet,
Eveillés, nous rêvions de tire et de cornet.*

FREDERIC GIRARD

LE VIEUX CHEZ NOUS

*Je suis allé revoir la blanche maisonnette,
Asile où mon enfance a trouvé le bonheur;
Seul, j'ai franchi le seuil d'où ma mère inquiète
A vu partir ses fils en priant le Seigneur.*

*A genoux j'ai prié, dans la chambre muette,
Qui vit mon premier deuil, ma première douleur.
De mes chers disparus, la voix douce et discrète
M'a dit: "Regarde en Haut, et console ton cœur."*

*Je me suis reposé sous l'orme au vert feuillage,
Comme aux jours où j'allais rassembler le troupeau,
Et j'ai baigné mon front dans l'onde du ruisseau.*

*A l'ombre du vieux pin, j'ai rêvé d'un autre âge,
Où mes frères et moi venions rire et chanter;
Solitaire, aujourd'hui, je me pris à pleurer.*

FREDERIC GIRARD.

LE VENT

(Pour le Terroir)

*J'aime le vent léger, prodigue de caresses
Que d'un souffle très doux mêle les blondes tresses
Des longs épis mouvants.*

*Qui met sur les étangs des vagues très petites
Le vent qui baise au front les grandes marguerites
Ces étoiles des champs.*

*Le vent qui fait ouvrir les corolles mi-closes
Qui vient troubler d'aveux le cœur aimant des roses
Qu'il adore en secret.*

*Le vent mutin qui rit—et dans sa course folle
Est tout plein des accords de la harpe d'Eole,
Et d'un parfum discret.*

*Je n'aime pas le vent qui gémit et qui pleure
Le vent qui d'un doigt lourd frappe à notre demeure
Qu'il fait trembler souvent.*

*Le vent qui sur la mer souffle et gronde avec rage
Qui pourrait méchamment susciter un naufrage
Par son souffle puissant.*

*Je n'aime pas ce vent, plainte lugubre et triste
Cet affreux destructeur qui d'un geste sinistre
Renverse les moissons*

*Le vent qui sans pitié pour la beauté des choses
Continue à clamer, en effeuillant les roses
Les mortelles chansons.*

ALICE LEMIEUX.

PRIÈRE AU PRINTEMPS

(Pour le Terroir)

*O Printemps, petit dieu qui marche les pieds nus
Dans le sentier fleuri des fraîches anémones,
Toi qui tends aujourd'hui vers moi tes bras menus,
Imprègne de parfums les fleurs que tu me donnes,
De lumière les jours nouveaux que je vivrai,
Afin que d'un farouche hiver qui le pressure,
Mon cœur encor transi se sente libéré,
Et devenu oublieux de sa vieille blessure.*

*Combien je t'invoquais, .. Printemps, petit dieu!
Devant Avril ingrat tu te faisais attendre.
Mais vois, le ciel serein a préparé ce lieu;
La mousse de partout reverdie est si tendre,
Le fleuve si limpide et si joyeux le bruit*

*Que la nature éveille en la source ingénue,
Qu'on dirait qu'un orchestre innombrable te suit
Pour annoncer enfin au monde ta venue.*

*Tourne ton arc léger vers les monts et les bois,
Et que par un divin prestige ta main sûre
Y fasse repousser la flore d'autrefois.
Car ce ne sera plus le sang d'une blessure
Que tu feras surgir du cœur de nos forêts,
Mais plutôt, ô Printemps, en de nouvelles sèves,
L'Amour qui ravivra la pointe de tes traits,
Et l'Espoir embelli des clartés de nos rêves.*

JEAN CHARBONNEAU.

À LA NUIT

*Il nous fait grand plaisir d'offrir à nos lecteurs une pièce inédite
de Marthe des Serres (Hélène Charbonneau) l'auteur très appréciée
d'"Opales" dont M. Aimé Plamondon a parlé dans un de nos
derniers numéros. Ce court poème en prose caractérise excel-
lemment la manière de Marthe des Serres.*

*Je dormirai ce soir en un coin de bois sombre,
où le bleu minuit
ajoutera à l'ombre de mes songes,
l'ombre de la nuit.*

*Mes paupières closes sans espoir de sommeil
ferment les rideaux
au clair d'étoiles vermeil,
et, la brise,
traînant des fleurs comme à l'automne,
en une formule surannée
donne de la patience au rêve qui veut s'en aller.*

Ah! ces lis, ces roses, cette nuit sans sommeil.

*La nuit commençante change le visage des choses
et précise la fraîcheur des bouquets d'arbres,
C'est le passage quotidien des méditations bienfai-
[santes,*

*l'oubli de la rigueur du monde,
le souci*

*d'une adoration nouvelle
germant au jardin d'un cœur resté ouvert après la
[vendange.*

Qu'ont donc, ce soir, ces lourds parfums de violettes..

*La richesse de l'heure m'enivre;
j'ai besoin de l'infini de mes rêves,
d'ouvrir mes bras à la paix de mon âme,
de sourire à la grande douceur du souvenir des para-
[dis perdus.*

*..... Les feux rutilants de l'aube s'allument.
Ma belle nuit va s'éteindre.....*

Ah! ces lis, ces roses, cette nuit sans sommeil.

MARTHE DES SERRES.



JOURS D'AUTREFOIS A OTTAWA



PAR ALFRED DECELLES, FILS

“Les événements de la vie humaine, soit publique, soit privée, sont si intimement liés à l'architecture, que la plupart des observateurs peuvent reconstruire les nations ou les individus dans toute la vérité de leurs habitudes, d'après les restes de leurs monuments publics ou par l'examen de leurs reliques domestiques.”

H. DE BALZAC.

La Recherche de l'Absolu.

Au moment où l'on se prépare à célébrer, en 1926, le premier centenaire de Bytown, maintenant Ottawa, je me demande s'il n'y aurait pas intérêt à évoquer quelques souvenirs concernant cet endroit.

Comme on le sait, Ottawa peut difficilement rivaliser avec Montréal et Québec, au point de vue historique, son passé ne remontant qu'à une centaine d'années, tout au plus. N'empêche que le chercheur y trouve déjà de quoi l'intéresser, à mesure que les jours fuient.

Les vieux rochers de la falaise qui surplombent la “Grande-Rivière” ont été les témoins silencieux d'une foule d'événements importants. N'ont-ils pas vu passer les sauvages de diverses tribus allant dans leurs canots d'écorce livrer des combats sanglants à leurs ennemis? Les Outaouais, que les Français appelaient les “Cheveux Relevés”, sillonnaient, à tout instant, ce royal cours d'eau, et il en était ainsi pour d'autres nations. L'Ottawa: c'était la grande route vers “les pays d'en haut”, vers l'ouest! N'ont-ils pas vu défiler devant eux l'illustre fondateur de la Nouvelle-France et ses hardis compagnons? Puis, sont venus d'autres explorateurs courageux! Des missionnaires intrépides ont passé à leur suite, porteurs de l'Évangile et de la civilisation! De vaillants pionniers suivirent le sillage des frêles et primitives embarcations de leurs devanciers. Plus près de nous, les marchands et les négociants de toute sorte sont allés tenter fortune dans ces lointaines et mornes solitudes!

Champlain, dans ses *Voyages*, décrit d'une façon fort pittoresque cette partie de la rivière Ottawa, vis-à-vis laquelle, environ deux siècles plus tard, s'élèvera la modeste et primitive ville de Bytown.

Citons la description que le grand explorateur fait de ces lieux. Pour quiconque les a visités,

il est aisé de les reconnaître, tant la topographie en est excellente.

“Le quatrième (jour de juin), dit-il, nous passâmes près d'une autre rivière (la Gatineau) qui vient du nord, où se tiennent des peuples appelés Algonmequins.....”

“A l'embouchure d'icelle il y en a une autre qui vient du sud, (le Rideau) où à son entrée, il y a une chute d'eau admirable, car elle tombe d'une telle impétuosité de 20 ou 25 brasses de haut, qu'elle fait une arcade ayant de largeur près de 400 pas. Les sauvages passent dessous par plaisir sans se mouiller que du poudrin que fait ladite eau. Il y a une île au milieu de ladite rivière qui est, comme tout le terroir d'alentour, remplie de pins et de cèdres blancs. Quand les sauvages veulent entrer dans la rivière, ils montent la montagne en portant leurs canots et font demi lieue par terre.....”

“Nous passâmes un Saut à une lieue de là, qui est large de demi lieue, et descend de 6 à 7 brasses de haut. Il y a quantité de petites îles qui ne sont que rochers âpres et difficiles couverts de méchants petits bois. L'eau tombe à un endroit de telle impétuosité sur un rocher qu'il s'y est creusé par succession de temps un large et profond bassin, si bien que l'eau courant dedans circulairement et au milieu y faisant de gros bouillons, a fait que les sauvages l'appellent Asticou qui veut dire chaudière. Cette chute d'eau mène un tel bruit dans ce bassin qu'on l'entend de plus de deux lieues.....”

A l'époque de sa fondation, la future capitale s'appelle Bytown, d'après le Colonel By, le constructeur du canal Rideau. Ce n'est que beaucoup plus tard, vers 1854, qu'elle figure sur la carte sous le nom d'Ottawa. La ville n'a pour ainsi dire commencé à surgir de l'immense désert environnant qu'à partir du jour où l'on entreprit la construction des édifices du Parlement, quelques années avant la Confédération.

Dans les lignes qui suivront, je n'ai nullement s'intention de faire l'historique de notre cité et de ses fastes. Je me propose, tout au plus, de butiner parmi quelques souvenirs du temps jadis: vieilles constructions encore debout, mais dont plusieurs tomberont fatalement sous les coups inexorables du pic du démolisseur! Je me bornerai donc tout simplement à noter quelques souvenirs qui jalonnent son passé, et surtout à fixer, grâce à mon

appareil photographique, l'image de quelque vieille bâtisse ou de quelque relique, rares témoins d'une époque à jamais évanouie!

Commençons donc notre pèlerinage en partant de l'ouest de la ville dans ce quartier qui porte généralement le nom de *Flats*, nom qui le caractérise plutôt bien. Cette région s'en va en pente douce jusqu'au bord de l'eau. C'est là que se trouve la célèbre chute Chaudière, qui apparaît tout blanche et gronde d'une façon monotone avant de se précipiter sous son pont. Hélas, elle n'est pas aussi tumultueuse que jadis, car un puissant barrage entrave maintenant sa course impétueuse. Toutefois, au printemps, à la crue des eaux, la cataracte retrouve encore une partie de ses mugissements d'autrefois.

C'est aux environs de cet endroit, surtout, que nos ancêtres de la future capitale vivaient alors les pages les plus dramatiques de leur histoire. A tout instant ils en venaient aux prises avec leurs terribles adversaires, les "Chêneurs". C'est au cours de ces luttes cruelles que le célèbre Jos. Montferrand, comme un autre DuGuesclin, frappait d'estoc et de taille!

Mais quels étaient au juste ces "Shiners" dont il a été si souvent question dans le passé? Pour la plupart, c'était une bande "d'hommes de cage", des Irlandais ligués contre les Canadiens français de cette époque lointaine, et qui voulaient absolument les chasser du commerce de bois. C'est ce que nous apprend feu M. W. P. Lett, dans un ouvrage fort curieux écrit sur Bytown, en 1874. Citons le passage en question dans le texte même:

A band of Irish raftsmen, who
Were to each other always true,
Combined together, war they made,
To banish from the lumber trade
All French-Canadian competition
By dooming it to abolition;
They made the wild attempt, at last,
To extirpate poor Jean-Baptiste....."

Je me rappelle parfaitement, lorsque j'étais enfant, les terrifiantes histoires que me racontaient certains "voyageurs des pays d'en haut", au sujet de ces batailles qui se déroulaient souvent dans les environs de la Grande-Chaudière et où les vaincus avaient pour sépulture les eaux turbulantes de la cataracte! Nombreuses sont les légendes qui entourent ce lieu.

Dans un ouvrage très intéressant écrit en anglais sur la capitale par feu l'hon. J. D. Edgar, je trouve le passage suivant: "A quelque cent pieds à l'est de la Grande-Chaudière, une partie des eaux de l'Ottawa tombent dans un abîme

effrayant et mystérieux, connu sous le nom de Trou du Diable (Devil's Hole).

Une merveille qui se apporte à cet endroit, c'est la croyance populaire que ce trou est un gouffre sans fond. L'on croit également que tout objet, toute chose jetée dans cette ouverture disparaît, ou ne réapparaît seulement que deux milles plus bas dans la rivière où il existe un soulèvement intermittent des eaux près de l'embouchure de la Gatineau. Un vieux résident a raconté à l'auteur qu'il se rappelle que des garçons pêchaient dans ce trou avec 180 pieds de ligne munie d'un plomb de 2 livres et prenaient d'énormes poissons-chat de chenal. Il raconte aussi que lorsque l'on construisit les moulins à cet endroit, un cheval et une charrette tombèrent dans le trou et disparurent. La charrette revint à la surface à l'issue ordinaire, mais on ne revit jamais le pauvre cheval, la théorie étant qu'il avait été dévoré par les nombreux poissons-chat. Les moulins ont envahi les abords du "Trou du Diable", et le passage sous le lit de la rivière a probablement été en partie obstrué par les fragments de roche et les débris qu'on y jeta, alors que l'on mina des canaux et des passages artificiels".

Bytown fut surtout un centre important pour le commerce du bois. Il fut également le grand rendez-vous des "voyageurs" qui partaient pour les "pays d'en haut".

Il y aurait un livre à faire sur les hardis bûcherons qui s'enfonçaient dans la forêt quasi impénétrable pour hiverner dans les camps. Que de chansons et de refrains nous devons à ces bardes de l'Ottawa supérieur! Il me semble encore entendre l'un d'eux me chanter:

"Voici l'hiver arrivé,
Les rivières sont gelées,
C'est le temps d'aller au bois,
Manger du lard et des pois.
Dans les chantiers nous hivernerons,
Dans les chantiers nous hivernerons."

Ces vers possèdent bien toute la saveur de ces temps primitifs ou la vie des anciens "voyageurs". avait tant de panache et de pittoresque. Un simple couplet de chanson suffit pour jeter une vive lumière sur les mœurs de ces incomparables bûcherons. Cette poésie naïve est, pour ainsi dire, scandée à coup d'aviron. On y sent même la douce caresse des sombres flots de l'Ottawa.

Lorsque les "voyageurs", ces gais lurons du temps d'autrefois, revenaient de leurs courses périlleuses et lointaines à travers les rapides, les cours d'eau et les forêts du nord, ils manquaient rarement l'occasion de venir se distraire dans l'hospitalière ville de Bytown.

“C’est dans la vill’ de Bailtonne
L’à iousque j’ai’té faire un tour.....”

Quand les trains de bois venant “d’en haut” étaient parvenus au dessus de la Chaudière, les “voyageurs” faisaient une halte à cet endroit. Il fallait alors les réduire à des proportions moindres: en “cribes”, pour passer par les “slides”, espèces de glissoires, afin d’éviter les eaux du terrible gouffre de la chute. Quand on avait passé par cette espèce de canal, opération assez délicate, les “hommes de cages” qui venaient de “sauter” assemblaient derechef les différentes parties du radeau et se remettaient en route vers Montréal.

Après quelques instants de marche, nous arrivons à la rue Wellington, près Queen. C’est dans cette section de la ville, en y incluant la rue Sparks, que nous rencontrons, à ce point de notre promenade un certain nombre de vieilles maisons. Jetons en passant un coup d’œil sur une ancienne demeure en pierre. Tout de suite son aspect nous transporte à une autre époque. On ne construirait plus comme cela aujourd’hui. Tout change et se transforme. C’est une évolution constante. Les changements en architecture le démontrent tous les jours. Cette antique résidence qui évoque presque le manoir a toute une histoire. Pendant de longues années on la disait même hantée.

Dans une simple esquisse, comme celle-ci, nous ne pouvons que mentionner un très petit nombre de monuments. C’est pourquoi nous voici déjà parvenus à la rue Sussex. Cette dernière voie que j’ai nommée, pour une partie du moins, se dirige à peu près du nord au sud. Suivons-la donc dans la direction que nous indique l’étoile polaire.

Nous rencontrons un certain nombre d’anciens édifices parmi lesquels se trouve le vieux musée; la cathédrale; l’Académie de la Salle; le couvent des Sœurs Grises; un des édifices des Archives (autrefois l’hôtel Goulden); Queen’s Wharf; l’ancienne gare du chemin de fer “St. Lawrence and Ottawa Railway”; Earnscliff (résidence de feu sir John Macdonald). Rue Cumberland, près Clarence et Murray, on voit encore une modeste maison (jadis un poste de pompiers) qui fut, dit-on le berceau de l’Institut Canadien-Français d’Ottawa.

Comme on le voit, le champ est assez vaste pour tenter un archéologue. Ottawa possède encore plusieurs monuments dignes d’intérêt, mais, comme ailleurs, le progrès et le développement de la ville en ont déjà fait disparaître un trop grand nombre.

SÉISMES AU CANADA

Le tremblement de terre de la nuit de samedi à dimanche (28 fév. au 1er mars) rappelle tout naturellement à l’esprit des secousses identiques à travers notre histoire.

1663.—Les tremblements de terre les plus mémorables sont ceux de 1663.

Frontenac était à la tête de l’Etat et Mgr de Laval présidait aux destinées de l’Eglise naissante du Canada. (On sait les difficultés qui s’élevèrent alors, entre les deux pouvoirs au sujet de la traite de l’eau-de-vie avec les sauvages).

Les secousses sismiques de 1663 furent nombreuses et sérieuses et se répétèrent six mois durant. Elles causèrent des bouleversements terrestres; en maints endroits, changèrent le cours des eaux, creusèrent même des lacs et ensevelirent des collines.

La première secousse se fit sentir le mardi gras.

D’autres secousses moins violentes furent constatées en 1665, 1771, 1860, 1870, 1871 et en 1914.

Mais les séismes des 17^e et 18^e siècles furent de beaucoup les plus violents. On trouve aussi dans les relations du temps que Québec fut enveloppé dans les ténèbres en plein jour.

La tendance moderne à enlever à la famille ses droits, doit avoir pour conséquence fatale la pulvérisation des peuples. MONSABRÉ.

(Suite de la page 251)

mandent avec inquiétude si, désormais, notre politique se résumera à des accusations de mauvaise conduite.

Notre politique se réduit généralement à un chassé-croisé de scandales flamboyants. Des délations que le sentiment de la décence ne permet pas d’expliquer ou de commenter, ne sont pourtant pas un bagage parlementaire. Ce n’est pas cela une nourriture pour l’opinion publique; quant à moi, je préfère connaître l’état du pays plutôt que la condition des âmes individuelles. Le Christ disait eux Juifs en présence d’une femme tombée: “Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre”. Cette parole ne s’applique assurément pas à la généralité de notre députation; à celle-ci il faut absolument découvrir quelque chose qui pue au nez du peuple, au commencement d’une campagne.

Le Canada et surtout notre province de Québec sont-ils tombés si bas que le scandale seul puisse amener un changement de gouvernement? S’il en est ainsi, autant vaudrait enrrouler le drapeau national autour de sa hampe et couvrir d’un crêpe la fronton de nos monuments publics.

En tout cela que fait-on de l’exemple? Fait-on une bonne école surtout à la jeunesse enthousiaste et désintéressée qui aimerait faire de la politique pour de la politique même et qui veut bien porter aux destinées du pays une sollicitude toute d’idéal? Aimera-t-elle, cette jeunesse, à se battre pour des potins qui avilissent la discussion et qui, en tenant les yeux fixés sur de la boue, empêchent les esprits convaincus de regarder en haut?

LE RAPIDE DU DIABLE

LEGENDE BEAUCERONNE

PAR
PH. ANGERS
BEAUCEVILLE

On désignait autrefois sous le nom de Portage ou de Grand-Rapide, la partie de la rivière Chaudière qui coule à deux milles au sud-est de Beauceville, qu'on appelle aujourd'hui *Le Rapide du Diable*, et cela d'après une légende qui veut que le trésor de l'armée américaine y fut perdu en 1775 et soigneusement conservé depuis par le Diable.

Malgré les travaux qui ont été faits par maints chercheurs, ce trésor n'a jamais été retrouvé. Un de ces chercheurs de trésor s'appelait "Le Vieux Soldat", surmon qui lui venait de ce qu'il avait servi de guide à travers bois et forêts à Montcalm, dans toutes ses campagnes. Il avait assisté aux grandes victoires de cet immortel général, William-Henry, Carillon et Montmorency, et l'avait vu tomber sur les Plaines d'Abraham. Il était du nombre des miliciens canadiens à la glorieuse bataille de Ste-Foy et fut témoin, à l'Île Ste-Hélène, du désespoir de Lévis, qui brisa son épée et brûla ses drapeaux avant de se rendre.

Après la reddition de Montréal, il était revenu dans sa paroisse natale, sur la côte de Beaupré, courir les bois pour ne pas avoir à fréquenter l'Anglais. Et lorsqu'il se fit vieux, il vint se réfugier à St-François, dans la Nouvelle-Beauce, chez un frère qui avait concédé une terre le long de la Chaudière, près du Rapide, à la Touffe-de-Pin. Il parcourait toute la région, réparant les fusils et les horloges. Il se fit aussi fondeur de cuillères de plomb. Ces cuillères servaient non seulement pour la cuisine et pour la table, mais aussi de poids; elle devaient peser deux onces chacune, suivant la mesure française.

Dans ses courses, pendant les longues veillées devant le feu de cheminée, chez les habitants, on lui avait assuré qu'Arnold avait perdu *un coffre rempli d'or et d'argent* dans le Rapide et que personne, malgré bien des travaux, n'avait pu le trouver, parce que le diable le gardait. Pour s'en emparer il fallait donc avoir un *Petit Albert*, volume qui enseignait le moyen de faire apparaître Satan et de faire un pacte avec lui.

Le vieux Soldat se rendit alors à Québec, où son premier acte fut d'aller dire un *De Profundis* devant la tombe de Montcalm, dans la chapelle des Ursulines. Ce devoir accompli, il alla rendre visite à ses amis, qui lui procurèrent, à leur grand amusement, le fameux *Petit Albert*, une prétendue corde de pendu, une chandelle de suif de mouton en guise d'une de graisse de pendu, un

couteau qui n'avait jamais servi, etc., objets indispensables d'après le célèbre rituel, pour obtenir une entrevue avec le diable en personne.

Il ne lui manquait qu'une poule noire et ce fut pour lui chose bien facile d'en voler une. Puis il attendit un vendredi qui tombait au 13 du mois, pendant la pleine lune. Quand la date fatidique fut arrivée, il se rendit dans la soirée, au rapide entre les deux Esturgeons, énormes rochers qui divisent le lit de la rivière en deux, et se mit à faire les cérémonies obligatoires. Habitué à ne rien craindre, vers 11 heures, tout d'abord, il saigna la poule noire, avec le couteau qui n'avait jamais servi, et en répandit le sang où il croyait que le trésor devait se trouver. C'était en juillet, la température avait été lourde et les nuages commençaient à s'amonceler. La nuit se faisait de plus en plus obscure, le Vieux Soldat alluma sa chandelle de suif de mouton et se répéta tout bas les mots magiques et les invocations enseignées par le "*Petit Albert*". Tout à coup, de l'horizon apparurent des lueurs qui éclairaient par instants tout le firmament; ce n'était pas des éclairs, mais des jets de lumière qui plus prompts que la pensée remplissaient la nuit de lueurs blafardes au milieu de bruits sourds et prolongés dans le lointain.

Alors le Vieux Soldat commença ses conjurations d'une voix solennelle et grave, tenant allumée à la main sa chandelle.

"Je vous recommande, démons qui résidez en ces lieux, ou en quelque partie du monde que vous soyez, et quelle que puissance qui vous ait été donnée par Dieu et les Saints Anges, sur ce lieu même, je vous envoie au plus profond des abîmes infernaux. Ainsi allez tous, maudits esprits, et demeurez au feu éternel qui vous est préparé et à tous vos compagnons, si vous m'êtes rebelles, et désobéissants, je vous contrains et condamne par toutes les puissances de vos supérieurs, démons, de venir, obéir et de répondre positivement à ce que je vous ordonnerai au nom de Jésus-Christ."

Il attendit quelques instants, mais ne voyant rien venir, il continua:

"Moi, je te conjure, Satan, au nom du grand Dieu vivant qui a fait le ciel et la terre et tout ce qui est contenu en iceux et en vertu du Saint nom de Jésus-Christ, son très cher Fils, qui a souffert pour nous, mort et passion à l'arbre de la croix et

par le précieux amour du Saint-Esprit, Trinité parfaite, que tu aies à m'apparaître sous une humaine et belle forme, sans me faire peur, ni bruit, ni frayeur quelconque. Je t'en conjure au nom du Grand Dieu vivant, Adonay, Téragramaton, Jéhova, &c. Veni Satanos, Veni Satanos, etc. Je te conjure derechef de m'apparaître comme dessus dit, en vertu des puissants et sacrés noms de Dieu que je viens de réciter présentement, pour accomplir mes désirs et volontés, sans fourbe ni mensonge, sinon Saint-Michel-Archange invisible te foudroyera dans le plus profond des enfers; viens donc pour faire ma volonté."

A l'heure de minuit, éclata un bruit épouvantable, qui ébranla les montagnes; il sembla au Vieux Soldat qu'elles allaient bondir, quand il aperçut une boule de feu descendre des nues en serpentant et venir à lui, mais cette boule de feu en touchant la terre se sépara en deux et Satan apparût, et le coffre rempli d'or et d'argent jaillit de terre. Comme tout Canadien de ce temps-là, le Vieux Soldat prenant la trainée de feu dans le ciel pour un éclair, fit un signe de croix. Aussitôt, Satan et le coffre rempli d'or et d'argent disparurent. Le signe de la croix avait chassé le démon et la boule de feu remonta dans les nues, avec un fracas qui ébranla le ciel et la terre et terrifia notre Vieux Soldat, qui tomba à la renverse.

Une couple d'heures s'étaient à peine écoulées que le Vieux Soldat reprit une demi-connaissance, souffrant d'atroces douleurs. Mille piqures de feu semblaient lui brûler les chairs. Il se crut au milieu de l'enfer et l'objet de la colère de Satan. Lorsqu'il ouvrit les yeux, tout grands, cependant, rochers et rivière lui apparurent comme à la lumière du soleil, néanmoins, c'était la nuit.

Il était encore presque inconscient lorsqu'il vit venir à lui, avec la vitesse d'un boulet, un immense globe de feu portant un démon tout noir qui le menaçait avec une fourche pour le lancer dans les feux de l'enfer. A ce moment, se sentant cloué à terre sans pouvoir faire aucun mouvement, il voulut crier, mais la voix s'étrangla et de nouveau il perdit connaissance.

Le lendemain, son frère, descendant le long de la rivière, aperçut près des Esturgeons du portage un homme étendu qui paraissait inanimé, il s'empressa d'aller lui porter secours. Malgré tous les soins qu'on lui donna, le Vieux Soldat ne recouvrit pas sa connaissance, mais dans le délire de sa fièvre, il rapporta tous les détails de cette horrible nuit, et mourut quelques jours après.

Il fut enterré en terre sainte. Un signe de croix l'avait sauvé de l'enfer.

Pendant cette nuit du vendredi, treize juillet, un orage accompagné de tonnerre et d'éclairs avait fait rage, et la foudre avait frappé notre chercheur de trésors, lui causant des brûlures

douloureuses. Le globe de feu qu'il avait aperçu n'était rien autre chose que la pleine lune sortant à peine de l'horizon, avec ses taches, et que son imagination surexitée lui avait fait prendre pour un diable la fourche à la main.

Celui qui m'a rapporté cette histoire était convaincu que Satan était réellement apparu au Vieux Soldat, et que le signe de la croix que celui-ci avait fait, suivant la coutume de ses pères à la vue de l'éclair, l'avait irrité.

Et voilà pourquoi le portage s'appelle depuis ce mémorable événement "Le Rapide du Diable."

Beauceville, 7 février 1925.

LES SUCRES

A la veille de la saison des sucres, les réflexions suivantes du Dr A. Nadeau sont on ne peut plus d'actualité.

"... Quant au sucre, nous sommes surtout friands des résidus de raffinage, comme les mélasses de qualité inférieure et l'odieuse cassonade.

" Dans la plupart des endroits où il n'y a que des fromageries, la mélasse a remplacé le bon beurre frais dans l'alimentation des enfants, en été. Et plus le beurre coûte cher, plus il est censé "donner la jaunisse aux petits". C'est du moins ce dont on les menace.

" Quand les familles sont nombreuses et les mamans pressées par toutes sortes de besognes, la mélasse est un aliment toujours prêt, et bien des enfants s'en régalaient depuis le premier janvier jusqu'à la Saint-Sylvestre. Littéralement "on les brûle en vie", suivant une juste et pittoresque expression entendue récemment.

" Pour revenir à la mélasse, il arrive parfois, pour ne pas dire souvent, qu'on la mange affreusement fermentée. N'est-ce pas l'abomination de la désolation en pleine Province de Québec, chez le peuple détenteur des plus riches érablières du globe? On pourrait, à si peu de frais, conserver dans toute sa suavité, par un embouteillage très simple, notre incomparable sirop d'érable, le nectar du Canada, auprès duquel tous les miels du Gâtinais et de Narbonne ne sont que des âcretés négligeables!

" Nous avons des maladroits qui vendent à raison de dix sous une livre de sucre d'érable pour acheter deux livres de sale cassonade à cinq sous, et il paraît que ce sont des "gens de talent". On fait la même chose pour notre sirop d'érable, qu'on troque contre de la mauvaise mélasse.

" Espérons que tout ce que fait notre progressif ministère de l'Agriculture dans le but de populariser les produits de nos érablières, servira à réhabiliter des "douceurs" que l'univers nous envie, qui sont articles de luxe sur les tables les plus somptueuses, tandis que nous n'avons pas l'air de nous en douter et que nous courons après les restants les plus suspects des raffineries. Francement, nos démenées sont multiples.

" Pour nous donner une idée de nos faux pas en la matière, les chiffres peuvent venir à notre secours. D'après les rapports de douane, depuis quinze ans, nous avons importé des mélasses et la cassonade pour un chiffre qui est près du double de celui d'Ontario, et cela, avec une population moindre d'environ un demi-million.

" N'oublions pas que, d'après des opinions compétentes, l'abus du sucre, à l'égal de la gourmandise, et des excès de viande et d'alcool, compte parmi les choses meurtrières qui expliquent la fréquence insolite du cancer dans notre génération."

DE L'ART VOCAL

Causerie faite le 14 février 1925, par M. Léopold Christin, artiste lyrique,
devant les membres de la Société des Arts, Sciences et Lettres.

M. le président,

Je suis d'autant plus intimidé de paraître devant l'auditoire distingué de ce soir, que les avis que vous avez reçus ont annoncé en termes de Juvenal, un "oiseau rare".

Si j'étais le moins imbu de vanité, j'aurais savouré, sans lire plus loin, ce titre élogieux tout nouveau pour moi.

Seulement, en poursuivant la lecture je me suis demandé si l'épithète ne s'adressait pas plutôt à ma nature qu'à ma qualité d'artiste.

Alors mon orgueil mâle s'est révolté, et je viens vous supplier, quand bien même ma voix me trahirait, de me témoigner un peu de charité chrétienne, en sus de votre indulgence, et de m'attribuer le moindre des deux défauts chez un homme, celui d'être ténor léger, et non contralto.

L'ART VOCAL

Introduction

*Essayer d'établir la certaine origine,
Au sujet de ce soir, c'est, on se l'imagine
Au-delà du pouvoir du plus grand érudit.
Or, si je l'entreprends, tenez-le bien pour dit
Que je ne prétends pas combler une lacune,
Ni vous faire penser que je suis dans la lune;
Il fallait un prologue au thème présenté,
Et celui que voici a dû être inventé.*

Origine

*Qu'est-ce que l'Art vocal? Permettez-moi de faire
Pour le moment du moins, trêve du dictionnaire,
Et demander à tous; "N'est-ce pas de la voix,
Celle de l'être humain, la pratique des lois,
Savoir plaire en parlant, ou dans une romance,
En patois étranger, ou langage de France?
Or, de toutes les voix, parmi ce genre humain,
Quelle est celle qui donne au cœur un tour de main
Qui nous cause un émoi quasi indescriptible,
Auquel pas un de nous ne saurait être insensible;
Qui nous fait oublier nos plus sombres soucis,
Changeant les cauchemars en rêves adoucis,
Et comme une auréole illuminant notre âme,
D'un bonheur presque éteint ressuscite la flamme?
Quelle est donc cette voix? N'a-t-on pas deviné?
C'est le tout petit cri de l'enfant nouveau-né.
A quoi bon demander, alors, quel est son âge!
On pourrait s'en tenir à ce seul témoignage:
Puisqu'on le peut tracer à Cain et Abel,
L'Art vocal est jumeau du crime originel.*

Je venais justement de terminer la lecture de ces vers à mon épouse, lorsque mon bonhomme de neuf ans vient m'interrompre en me disant:

"Papa, moi aussi j'en ai fait des vers". Comme je m'intéresse toujours à ce qu'il fait et dit, je m'empresse de lui demander de me les lire. Voici ce qu'il avait composé:

*Ta prose
Est rose
Ta poésie
Est moisie.*

C'est à lui que doit s'adresser votre sentiment de gratitude, si je continue en prose.

LE MECANISME, LA PAROLE ET LE CHANT

L'Art vocal comporte deux branches aussi distinctes l'une de l'autre que l'homme et la femme, savoir: le chant et la parole. Je ne veux pas insinuer une distribution de rôles en faisant cette comparaison, mais elle sied mieux que tout autre pour bien fixer dans notre esprit la similarité entre les deux, comme pour en faire ressortir l'écart de caractère.

L'analogie est indiscutable, puisque dans les sexes, les mêmes organes produiront le phénomène de la vie comme les mêmes organes créeront les ondes sonores dites voix humaine. L'écart de caractère est non moins apparent si l'on considère que l'un et l'autre sexe ont chacun leur rôle bien défini, et que, malgré certaines opinions contraires, on les verra très rarement se con-

fondre dans un même individu, tout comme il arrive peu souvent qu'un grand orateur soit reconnu célèbre chanteur, et plus rarissime encore le cas d'un célèbre chanteur qui ait été considéré digne successeur de Démosthènes.

Presque tous les ouvrages didactiques sur l'art vocal oublient de suggérer un moyen pratique de remédier à cet état de choses, et sans précisément le dire, ils semblent accepter le fait comme un mystère impénétrable.

Suis-je qualifié pour me permettre de solutionner ce casse-tête? Je n'en ai pas la prétention. C'est pourquoi j'aurai recours à vos lumières et vous demanderai d'abord d'accepter ma théorie que tout être qui a le don de la parole peut apprendre à chanter, et ensuite de la juger au mérite de mon argumentation.

Je demande à l'un de vous: "Jouez-vous du violon?" Vous me répondez: "Non, je n'ai jamais appris cet instrument." Je pose la question à un autre; "Jouez-vous de la flûte?" Je reçois la même réponse. A un troisième je m'informe s'il joue du piano, à un quatrième, du trombone, et encore ici on me répond que l'on n'a jamais appris ces instruments. Or, si les circonstances vous avaient permis d'étudier ces divers instruments, me direz-vous que votre intelligence n'aurait pas été suffisamment développée pour en apprendre les principes, et, avec le temps, vous en rendre passablement maîtres? Non, n'est-ce pas? Eh bien! je leur demande maintenant "Chantez-vous"? Anticipant leur réponse, je leur dis que s'ils connaissaient l'instrument vocal, ils pourraient s'en rendre maîtres plus facilement peut-être que tout autre, puisqu'on l'a toujours avec soi et qu'on peut l'exercer à tout instant, sans même émettre un son.

Après tout, est-ce que la voix humaine n'est pas l'appareil à ondes sonores le plus vulgaire, ou plutôt le plus commun au monde? Il est pourtant le moins connu. Combien de centaines de millions d'habitants de la terre en sont dotés, et combien de centaines d'entre eux en apprécient le don au point de l'étudier et de se prévaloir de leurs aptitudes à l'améliorer?

N'est-il pas le plus ingénieux dans la coordination de son mécanisme? Il semblerait que l'utopie que l'on se crée d'une grande complication serait l'épouvantail qui en éloigne l'analyse. Pourtant le tout est actionné par une seule clef, que nous possédons tous ou du moins, que nous n'admettons jamais ne pas avoir dans le fond de notre cerveau: l'intelligence. C'est l'instrument le plus flexible à l'encontre de tous les autres instruments connus, dont chacun a été inventé pour imiter la voix humaine, qu'aucun ne réussit à faire, et que pourtant la voix humaine, peut, seule, imiter tant nombreux qu'ils soient. C'est dire enfin, que l'instrument vocal est inimitable pour la simple raison qu'il est parfait. C'est cette perfection qui devrait le rendre intéressant. On ira à Paris, à Londres, à Rome, et ailleurs pour admirer, étudier, et se pénétrer des beautés, dans les créations des grands maîtres en sculpture et peinture, mais nous ne tendrons pas le bras jusqu'au rayon de notre bibliothèque pour même effleurer du bout du doigt un volume décrivant en quelques pages le chef-d'œuvre du Divin Maître. L'Art vocal est le dieu des arts, et comme tel il s'attribue le droit d'énoncer des commandements dont le plus important à retenir dès ce soir, est:

"Qui veut chanter y parviendra, s'il connaît bien son instrument".

On entend souvent dire: "Je n'ai pas de voix". Je n'ai pas d'oreille." "Je n'ai pas le temps". "Je n'ai pas d'argent". Quant à n'avoir pas de voix, il n'y a que les muets qui peuvent m'en convaincre, et les sourds qui n'ont pas d'oreille. J'ad-

mets qu'il faille un peu de temps pour aller chez un professeur à des heures fixes, mais le professeur est-il indispensable à celui qui sait lire et veut se renseigner ? Il y a une foule de livres, dans nos bibliothèques publiques, où l'on explique avec force illustrations les principes, non du chant, mais du mécanisme de la voix humaine. Le lecteur y verra des choses tellement instructives qu'il se découvrira bientôt une voix, une oreille, et trouvera bien du temps et de l'argent pour aller quérir l'opinion et les conseils d'un bon professeur. Il y verra entre autres, que les poumons sont capables de contenir au moins quatre fois le volume d'air qu'on leur donne dans la respiration habituelle. Réalise-t-on déjà ce qu'un tel surcroît d'oxygène peut apporter de bienfaisant à notre système tout entier. Il y verra comment actionner son palais, sa mâchoire inférieure, ses joues, sa langue, pour perfectionner l'émission des sons. Il comprendra les termes, voix de tête, de poitrine et saura profiter des cavités cérébrales sans produire de sons nasillards. Enfin le larynx avec sa glotte, son vestibule et son épiglotte, se révélera non comme une huitième merveille, mais une près de laquelle les sept merveilles du génie humain devraient prendre le teint écarlate de la honte, tant elles lui sont inférieures.

Il est à peine concevable qu'un petit appareil, que pourrait contenir une coquille de noix, puisse créer des ondes sonores variant de 130 à 700 vibrations à la seconde dans une voix de basse, de 250 à 1100 chez un ténor et de 500 à 2000 et plus chez un soprano. Non seulement ces grands écarts sont possibles mais on peut contrôler le nombre de vibrations, les diriger sur le pharynx, sur le palais ou dans la tête par le seul acte de la volonté, et ce avec autant, sinon plus de précision qu'on ne pourrait diriger le jet d'eau d'un boyau sur une cible quelconque. L'intelligence aidant on parvient sans difficulté à soutenir des sons sur des voyelles, des diphtongues, dans toute l'étendue de la voix, en modifier le timbre selon l'impression que l'on ressent et que l'on veut communiquer, et par ce moyen nous entrons dans le domaine de l'art du chant.

N'en déplaise au pseudo maîtres modernes qui prétendent pouvoir enseigner cet art par telle et telle méthode, je leur conteste le droit d'évoquer le mystère en faveur de l'une ou de l'autre, car il n'y a que deux méthodes de chant comme il n'y a que deux méthodes de faire toute chose, la bonne et la mauvaise. Or la bonne, la seule vraie méthode, je l'ai déjà indiquée d'ailleurs, c'est, pour chacun d'étudier son instrument, et de le développer dans les strictes limites de ses capacités.

Je suppose qu'un jeune homme ayant étudié la partie mécanique de l'instrument vocal, découvre tout à coup, comme il est certain, qu'il possède une voix. Il voudra savoir s'il est ténor, baryton ou basse. Il y a des règles établies pour résoudre ce problème, mais elles se résument à peu près toutes dans un seul mot, le timbre. On en juge d'après un son donné vers le milieu de l'étendue totale de la voix. Il en est de même pour les voix de femmes, mais à une octave plus élevée. En plus il y a des échelles pour les différentes voix tout comme il y a des étalons pour les poids et mesures. Elles sont très élastiques, il est vrai, mais il n'en reste pas moins le fait que celui, ou celle qui ne possède pas l'étendue réglementaire et le contrôle parfait ne saurait escompter aucun grand succès dans la profession. Ces échelles sont de deux octaves pleines pour chaque catégorie de voix, soprano, alto et contralto, et à l'octave grave, celles du ténor, du baryton et de la basse.

Chacune de ces classes comporte encore des sous dénominations pour caractériser les voix dont le timbre est précis, mais dont l'étendue n'est pas suffisante. Il y a en d'autres également pour qualifier les voix extraordinaires qui dépassent l'échelle acceptée, mais elles sont trop nombreuses pour en faire ici l'énumération, et j'aurais guère fini qu'une nouvelle classe aurait été inventée.

Je dirai cependant que J. Faure, l'auteur du "Crucifix" et autres compositions universellement connues et aimées, possédait une voix de baryton qui lui permettait souvent de chanter des

rôles entiers de ténor, et que, pour ennuyer certains de ses envieux, il se permettait souvent aussi de lancer des notes de basse profonde, ne fut-ce que pour exciter davantage leur envie.

Chez les femmes, un de mes professeurs, Sbriglia, me disait que Marietta Alboni possédait la voix de contre-alto la plus extraordinaire jamais entendue. Elle chantait tout le répertoire du contralto, celui du soprano, et que même il l'avait entendue à Londres, en 1848, interpréter avec grand succès le rôle du baryton Don Carlo dans Ernani de Verdi, tour de force artistique qu'elle s'était imposée pour obliger une camarade qui débutait devant la royauté ce soir là, le baryton du jour étant trop mal disposé pour en supporter le fardeau.

Il n'y a qu'une seule classification pour ces voix-là : elles sont uniques.

LES CARACTERES

Retournons à notre élève et admettons avec lui que sa voix est réellement belle et bien cultivée. Doit-il embrasser la profession d'artiste lyrique ? S'il est doué de toutes les facultés requises, il aura toujours, sa vie durant, à surmonter l'obstacle d'une concurrence énorme dans cette branche incontrôlée et incontrôlable des professions, avec ses embûches, ses déceptions, ses sacrifices, et ses désespoirs. S'il est doué d'une intelligence supérieure à sa voix, il se contentera d'étudier, d'écouter, de jouir, peut-être de critiquer et de juger, mais alors avec connaissance de cause, ce qui est aussi appréciable que rare de nos jours. Les carrières sont si nombreuses dans lesquelles un chanteur peut se tailler un bel avenir s'il choisit la bonne selon ses qualifications, ou subir un échec fatal s'il persiste dans une route qui lui est étrangère. La cause de tant de faillites parmi les chanteurs gît dans le manque de jugement chez l'élève qui fait le choix d'une carrière en donnant cours à ses goûts plutôt qu'à ses aptitudes. Au lieu de faire un examen consciencieux pour savoir si son talent est propre à la scène de grande ville, ou celle de banlieue, quatre-vingt-dix neuf sur cent viseront de suite sur la cible à peu près la plus difficile à atteindre, l'opéra. Peu lui importe qu'il y ait aussi l'opéra comique, l'opéra bouffe, l'opérette, le chant profane, le chant sacré. Il ignore que ce sont toutes des branches distinctes de la profession. Aussi faut-il admettre que, même aujourd'hui, les rôles y sont interprétés par bien peu de gens vraiment à leur place, presque autant que le serait un architecte à la table d'opération du chirurgien, ou un chimiste dans les bouquins d'un avocat. Il n'y a rien d'exagéré dans cette comparaison, car chacune de ces carrières exige une étude spéciale de la part du candidat, d'abord de son instrument, ensuite de son physique, comme de son moral, et enfin de la carrière elle-même y compris les différentes écoles. C'est là où les conseils d'un spécialiste sont vraiment indispensables mais trop peu souvent suivis. J'ajouterai que le seul qui puisse donner des conseils est celui qui a épaulé lui-même le fardeau pendant de longues années, et en plus qui a formé l'élève.

Prenons une seule illustration. Ne vous semble-t-il pas que seul le chant religieux mériterait qu'on lui consacrerait un cours d'une année ou deux ? Pour chanter dans les églises, il faut connaître la musique sacrée, les cantiques, les motets pour solis, les messes harmonisées, les oratorios, le chant grégorien ; car, enfin, l'église n'est-elle pas le lieu où l'on devrait être témoins de la plus parfaite manifestation de l'art vocal, dans le chant comme dans la parole ? Les cantiques sont inspirés par la foi et par l'amour de Dieu ? C'est le chant des séraphins comme celui des humbles. Or il doit être rendu dans le même esprit qu'il a été composé, avec piété et dévotion comme il doit déborder de ferveur et de conviction. Le soliste qui rend un cantique devient l'acolyte du prêtre à l'autel, et son mérite ne doit pas être inférieur à celui du prédicateur dans la chaire, puisque l'un par la parole, l'autre par le chant doivent inspirer les fidèles à la prière.

Il en est de même pour les solis de toutes natures dans lesquels le chanteur doit pouvoir effacer sa personnalité en donnant à son

chant le caractère d'une prière adressée à Dieu au nom des fidèles recueillis.

Les messes harmonisées, les oratorios, les cantates, sont faits dans le même but. Leur exécution ne doit nullement distraire la congrégation, mais doit plutôt leur faire voir les anges ouvrant les portes du ciel pour permettre aux voix de parvenir jusqu'à Dieu. Il y a une nuance entre ceci et vouloir en défoncer les voûtes.

Le chant grégorien est par la volonté du pape celui qui plaît davantage à Dieu. Avons-nous peine à le croire lorsque l'on songe que c'est dans les monastères que le Divin Maître choisit la plupart de ses saints ?

Si le chant grégorien y est encore à l'étude de nos jours, ne devrait-on pas être un peu plus sévère pour ceux qui ne veulent pas l'apprendre et leur refuser accès dans nos chœurs de chant ?

On ne peut pas exécuter convenablement tous ces différents genres de musique sacrée sans en avoir fait une étude sérieuse et même, en ce cas, faut-il encore une pratique constante et soutenue, puisque, dans l'art du chant sacré, il y a toujours quelque beauté nouvelle à découvrir.

Si j'osais me permettre de rédiger une neuvième béatitude ce serait "Bienheureux celui qui convertira une âme par son chant car il est l'élu de Dieu."

Ce n'est que vers la fin du XV^e siècle que l'art du chant, suivant le cours naturel des progrès de la musique instrumentale, est entré en possession de ses droits d'autonomie. Sans toute fois se séparer d'elle puisque le chant est à la musique ce que l'Âme est au corps; il doit subir vers cette époque la volonté populaire où les diverses nationalités semblent vouloir s'orienter vers un objectif déterminé, symbolisant leurs caractères respectifs. On dit avec raison que l'art ne connaît pas de pays, mais on ne peut pas nier que l'on reconnaît facilement de nos jours l'art de tel ou tel pays, plus particulièrement dans le chant.

On voit donc naître les Ecoles Allemande, Italienne et Française, et tout récemment l'Ecole Russe; quiconque est tant soit peu fervent de la musique aura bientôt fait la distinction des styles, que chacune d'elles a scrupuleusement conservés, à une exception près depuis cinq cents ans.

L'Allemagne s'est approprié le titre de l'école savante. On le lui concède volontiers dans la vénération que le monde musical a conservée jusqu'à nos jours pour ses illustres fils de Bach au nombre de six, les Handaël Haydn, Mozart, Beethoven, Schubert, et Wagner, pour ne nommer que les plus connus.

L'Italie reste fidèle à son attachement pour la forme mélodique et séduisante. Pendant longtemps, ses chanteurs semblent avoir rédigé les lois de la musique vocale, et imposé aux compositeurs de leur temps la facture de la partie lyrique de nos opéras, selon leurs capacités ou leurs faiblesses. Les chanteurs choisis pour créer une œuvre en assuraient d'avance son succès, d'abord par leur prestige et ensuite par le fait que l'on savait que tel et tel artistes ne paraîtraient pas dans un rôle où la partie vocale n'aurait pas été conçue pour lui assurer un nouveau succès.

Jusqu'à Verdi, tous les opéras Italiens sont des œuvres de Bel Canto ou la partie symphonique est presque entièrement une suite d'accords plaqués accompagnant les chanteurs, qui se succédaient dans une sorte de concours de gymnastique vocal.

La France, toujours à la recherche de la perfection, veut conserver la pureté de style et une expression sincère autant qu'émotionnante dans son chant comme dans sa symphonie. Elle se sépare définitivement de son affinité pour les roulades, les grandes vocalises, et les tours de force du Bel Canto Italien, pour engendrer son propre style, lui donner une autre forme qui assurera l'immortalité aux créations de ses génies. Elle a eu raison car ses œuvres sont classiques autant que sa littérature, pure autant que la femme française, franche autant que le cœur français. (1)

L'Ecole Russe a été jusqu'à la fin du XIX^e siècle tributaire de la France et de l'Italie, parlant musicalement. Il y a à peine cent ans qu'elle est née et qu'on lui reconnaît une caractéristique distincte des trois autres.

Fait remarquable, ses compositeurs sont pour la plupart des érudits, des savants, des hommes du monde qui trouvaient de l'agrément à pratiquer les arts, et il n'est pas surprenant que l'école qu'ils ont créée eut de suite son cachet particulier, si l'on considère que ces hommes appartenant tous à une secte d'intellectuels, dont l'érudition sur les œuvres des autres pays ne laissait rien à désirer, et qu'ils avaient déjà, dans leur littérature, leur religion et leurs mœurs, tous les éléments nécessaires pour faire naître un art national. Les chanteurs russes possèdent des voix extraordinaires, principalement chez les basses, et c'est leur rendre justice d'ajouter qu'elles sont contrôlées par des intelligences développées au plus haut degré.

Dans le chant populaire de la Russie il y a une mine inépuisable de motifs pour les symphonistes et ceux-ci avec leur main de maître ont su les léguer à la postérité dans des œuvres lyriques qui se distinguent par leur forme mélodique, leur expression plaintive, et l'absence d'ostentation dans les grands effets, qui en rend l'exécution facile.

Je passe sous silence les petites écoles de quatrième rang des autres pays qui n'existent vraiment pas en dehors de leurs chants populaires.

Je ne peux pas faire l'analyse qui s'impose pour chacun des ordres du chant profane, dans chacune de ces écoles, tels que la chansonnette, la romance, la chanson populaire, les comédies, drames et tragédies lyriques. Il y aurait matière à conférence dans chaque sujet et il vaut mieux n'en rien dire que d'en dire trop peu. Je me contenterai donc de les mentionner et de les inclure dans le répertoire de l'artiste de concert dont j'aimerais à vous dire quelques mots.

Peut-on le comparer à un chanteur d'opéra? Doit-on confondre les deux et juger leur mérite au même point de vue? Absolument non.

Le chanteur d'opéra à la tâche parfois ingrate de se vêtir de la peau d'un certain caractère pendant toute une soirée. Il la change tous les soirs ou à peu près. Il a tout le temps voulu pour observer son type, noter ses particularités, se les approprier et ensuite convaincre son auditoire, qu'il est bien le bonhomme imaginé par l'auteur. De plus si la tradition n'est pas déjà là pour lui tracer son chemin (comme dans les œuvres anciennes et contemporaines) il aura à se soumettre aux volontés du chef d'orchestre qui seul est maître absolu des musiciens et des chanteurs. Ici l'Art vocal est à la merci du directeur, et sa conception seule fait loi.

L'artiste de concert ne connaît de maître que son art. Quelle est sa tâche? Faire entendre sa belle voix dans une suite de pièces dont les noms ne nous disent rien? Vous savez comme moi

(1) On ne sait peut-être pas que l'art du chant a été la cause directe d'une guerre qui dura vingt-cinq ans entre la France et l'Italie.

Si les historiens nous l'ont cachée, c'est que malgré sa longue durée, elle fit plus de mauvais sang qu'elle n'en versa. C'est ce qu'on appelle la "Guerre des Bouffons".

Louis XV et Mme de Pompadour qui patronaient généralement les œuvres françaises, voulaient anéantir chez la Reine Marie Lecginka, sa prédilection pour les opéras Italiens. N'y parvenant pas par force d'arguments il fut résolu d'organiser un concours entre deux maîtres, l'un M. de Mondeville, jusqu'alors inconnu, l'autre Pergolese, qui avait déjà grande réputation. Le Français présenta un ouvrage de valeur secondaire mais plein de vérocité dans l'expression, et intitulé "Pitron et l'Aurore". Pergolese soumit son chef d'œuvre "La Servante Maitresse". Les deux œuvres eurent leur audition devant les mêmes gentils hommes de la chambre du roi et les courtisans comme juges, et comme ils avaient envahi la salle au point de ne laisser aucune place aux partisans de l'Italien, ceux-ci durent se contenter des applaudissements qui donnaient gain de cause à Mandeville, dont ce fut l'unique succès, mais dont l'œuvre ne fut jamais répété. Cette trahison déclancha la guerre et de 1752 à 1779; la cour de France entretint le "Coin du Roi" et le "Coin de la Reine" où l'on se battait royalement pour l'une et pour l'autre école.

Le ridicule de cette situation en était de trop pour les esprits les plus éclairés de la cour et on résolut encore de mettre les deux écoles à l'épreuve, mais sans possibilité de plaisanteries cette fois.

On mit donc en opposition le maître français Gluck et le nom moins célèbre maître italien Piccini. On leur demanda de traiter à leur manière sur un livret de leur choix le même sujet "Iphigénie en Lauride", et vers 1779, on assista aux représentations des deux œuvres, qui furent exécutées par les meilleurs artistes des deux pays. Il est bon de rappeler que l'Italien avait glorifié dans la mesure du possible l'idéal national pour les floritures, dentelles et autres franfeluches du "Bel Canto". Au contraire l'art vocal français tendait plutôt à l'élevation dramatique et la vérocité ou la sincérité de l'expression.

La grandeur antique du chef d'œuvre de Gluck l'emporta haut la main sur son adversaire par un verdict unanime des deux camps sans excepter ceux du "coin de la Reine" qui acceptèrent la défaite avec d'autant plus de bonne grâce que Piccini lui-même rendit hommage à la supériorité de son frère artiste, apportant par ce fait un épilogue des plus satisfaisants à la "Guerre des Bouffons".

que c'est tout autre chose. Mais on n'apprécie peut-être pas comme il convient les exigences de la mission ardue que le dieu des arts lui impose. Son rôle change complètement avec chaque morceau du programme. Il se fait en même temps musicien, poète, et peintre, ou, pour mieux dire peut-être, c'est un peintre qui sert du cerveau de son auditeur comme toile sur laquelle il esquisse un tableau décrit par le poète en y mettant d'un même trait les nuances harmonieuses choisies par le compositeur. Un instant ce sera l'âme de Verlaine qu'il unira au cœur de Raynaldo Hah dans le cycle de leur "Chansons Grises". L'instant suivant les muses de Théophile Gauthier et d'Edouard Lalo viendront évoquer un souvenir sympathique pour leur "Esclave"; sitôt après il nous tendra l'invitation d'Armand Renaud et Xavier Leroux pour les accompagner sur les eaux pâles du "Nil"; nous serons bientôt transportés dans la vaste plaine pour écouter la "Cloche" qui rappelait tant de souvenirs chers à Victor Hugo et que le génie de St-Saens a fait carillonner par le monde entier; tout à coup on entend le rire moqueur du "Vagabond" créé par André Alexandre pour le maître Félix Fourdrain, et si sa raillerie nous choque ou nous scandalise, l'artiste adoucira notre ire par le rythme d'une berceuse qui nous reportera aux jours heureux où nos mamans étaient nos artistes préférés.

Si vous avez déjà éprouvé, à la clôture d'un concert vocal, cette sensation que vous remportiez dans votre esprit des petites miniatures imprimées là par le souffle d'une voix humaine, alors messieurs, ce fut un grand artiste que vous avez entendu. Par contre, s'il ne vous reste que le souvenir de la personnalité du chanteur et quelques notes qui vibrent encore à votre oreille, vous n'avez entendu qu'une belle voix n'ayant à son crédit qu'un mécanisme perfectionné par la volonté à l'exclusion de l'intelligence. S'il ne vous reste rien c'est que l'art vocal était représenté par une nullité.

L'artiste de concert doit être maître absolu de son instrument. Il doit être sensible à toutes les plus délicates émotions des poètes qu'il interprète comme il doit être très fort musicien afin de bien saisir les volontés du compositeur et de les exécuter. Il doit être en plus très grand acteur car en supprimant le geste il lui faut le remplacer par un jeu de physionomie, une inflexion, de voix et un timbre approprié. Tant mieux s'il a beaucoup aimé car alors il aura dû beaucoup souffrir, et saura communiquer la chaleur de son souffle à son auditoire et en réchauffera les cœurs les plus glacés. Enfin il doit être artiste consommé pour pouvoir rendre en quelques notes chantées toute une galerie de chefs d'œuvre des grands poètes et des grands musiciens.

REFLEXIONS

Jusqu'à un certain point on peut aimer le chant sans le comprendre et même sans chercher à le comprendre. C'est le cas de la plupart d'entre nous et pour cette raison il est considéré comme un art d'agrément, frivole autant que superficiel, qui produit chez l'auditeur un simple plaisir sensuel comme une foule d'autres délassements mondains.

Mais quiconque le comprend ne peut éviter de l'aimer ardemment. Il cherchera toujours à analyser les émotions qu'il procure, comme il s'instruira dans les procédés par lesquels ces émotions sont produites, ne serait-ce que pour voir jaillir la source de jouissances intellectuelles et pures, inconnues de tous ceux qui n'en ont pas fait l'étude et pour lesquels l'art vocal, du chant particulièrement, le chant des vrais artistes, restera toujours lettre close.

Avons-nous des artistes au Canada? Vous me saurez gré messieurs d'admettre que nous en avons eu, mais admettez aussi que notre érudition sur l'art vocal n'était pas du calibre propre à les juger comme tels, et partant les garder au pays.

Les temps changeront-ils? Je crois avoir raison d'être optimiste sur ce point, et à l'appui je citerai deux exemples.

La tournée de missionnaire que vient de terminer notre émi-

nant compatriote, Rodolphe Plamondon, nous permet d'espérer que l'art vocal sera avant longtemps reconnu au même titre que ses confrères des Beaux Arts et aussi que ceux qui en font une profession (les vrais artistes, j'entends) seront rémunérés, pour leur belle œuvre, aussi généreusement que ses confrères des professions libérales. Comme sa camarade, Eva Gauthier, l'étoile la plus brillante de notre petite constellation canadienne Plamondon est parvenu à un degré de perfection non inférieur à celui que l'on exige des plus grands artistes de l'Europe; si on leur a décerné quelques feuilles de laurier pour leur front soyez certains qu'ils y ont ajouté en cocarde notre feuille d'érable.

Canadiens français ou Canadiens tout court, devons-nous envier à l'Europe ses artistes? Je voudrais avoir la voix tonitruante d'une basse russe pour vous répondre "Non". Notre climat est propice à toutes les catégories de voix, et notre pays en produit tous les jours. Les nommer serait déjà long; énumérer leurs succès serait vous retenir deux heures. J'aurai cependant l'occasion de suggérer à votre honorable société certains projets, dont l'exécution, étant de votre domaine, ajouterait certainement au grand prestige qui vous est déjà acquis, dans la province et ailleurs. Si nous ne pouvons pas encore faire vivre nos artistes nous pouvons du moins leur rendre l'humble hommage de notre sympathique intérêt en nous tenant constamment en contact avec eux et en imprimant dans nos archives leurs efforts dans leur marche ascendante vers la gloire. J'y reviendrai.

Mais ces succès où les ont-ils remportés? A l'étranger. Si je demande pourquoi on va me répondre la vieille scie "Nul n'est prophète en son pays". Pourtant, est-ce que dans les autres professions on n'arrive pas au plus haut échelon du succès, sans l'approbation étrangère, sans le seing français, sans le O. K. américain?

Allons donc! Si nos artistes canadiens recevaient chez eux l'encouragement et la considération qu'ils ne trouvent qu'au delà de nos frontières, pas un sur cent d'entre eux ne consentirait à s'expatrier.

Là-bas, en France, l'art vocal est un culte, une religion; on le respecte, on l'honore. Là-bas, toute initiative artistique est appuyée généreusement par des camarades, et si la jalousie apparaît quelquefois ce n'est que lorsque le labeur apporté au succès d'une œuvre lyrique n'a pas été également distribué ou partagé.

Permettez-moi d'ouvrir une parenthèse, pour vous raconter ce dont j'ai été témoin pendant mon séjour à Paris, en confirmation de mon exposé, que la France adore ses artistes.

C'était en 1907, je crois, à une représentation donnée à l'opéra comique pour commémorer un anniversaire se rapportant à la vie de Benjamin Godard; on devait jouer "La Vivandière" son œuvre posthume, et pour cette reprise on avait obtenu le consentement de Marie Delna de jouer le rôle qu'elle avait créé, Marion, la cantinière. Delna, à mon avis, doit être la réincarnation de l'Alboni, déjà mentionnée, mais Française. Ayant quitté le théâtre lors de son mariage avec un baron belge, dont le nom m'échappe, elle n'avait pas chanté nulle part en public depuis trois ans.

Or, la nouvelle de son apparition avait déchainé un tel enthousiasme dans le monde artistique de la France, comme chez le peuple d'ailleurs, que huit jours avant la représentation je me suis rendu trois heures avant le temps fixé pour l'ouverture des guichets, afin de m'assurer deux modestes places de quarante sous chacune, et quoiqu'il ne fut que sept heures du matin, il y avait déjà de quatre à cinq cents personnes avant moi; à dix heures il y en avait deux mille en arrière. Enfin, mon tour venu, j'ai dû vider ma bourse pour me procurer la seule loge disponible qui restait, au prix fabuleux de trente francs. Ayant besoin de combler le vide de suite, je disposai des quatre autres places à des amis, sans plus-value. Je regrette encore cet excès de bonté, car j'aurais pu obtenir cent francs par place.

Or, le soir venu, à 7.30 heures, la salle était déjà bondée, et on

pouvait voir jusque dans le "poulailler" des habits à queue et des décolletées, et des fleurs sur tous les genoux. On n'entend que le nom de Delna, Delna. Enfin, à huit heures, les musiciens sont à leurs pupitres et on voit sur chaque visage ce sourire de grand jour de fête, symbole d'un cœur heureux. A l'entrée du chef de l'orchestre, on l'applaudit et après son gracieux salut, il donna deux coups de baguette qui firent taire la salle entière. C'est dans un silence parfait que l'on entend les trois coups d'usage du chef de scène. Quelques mesures d'ouverture et le rideau lève, nous laissant voir le bivouac d'un régiment. Quelques pages encore pour les chœurs et les rôles de second plan, et enfin, en croupe sur son âne Martin, trainant une charrette, Delna. Les soldats accourent au devant d'elle, mais le passage est presque aussitôt fermé par un vrai barrage de fleurs provenant du parterre, des loges, et même du poulailler. Les chœurs et l'orchestre étaient complètement anéantis par les 2500 poitrines dans la salle lançant à Delna leurs paroles de bienvenue et c'est à qui se ferait entendre. Pendant quinze minutes la salle ne se contient plus. Les femmes debout sur les banquettes agitant leurs fins mouchoirs, mouillés de larmes de joie, les hommes agitant leur haut de forme au bout de leur canne: c'était le délire et... Delna n'avait pas encore chanté.

Descendue de son âne, Delna elle-même pleurait comme une Madeleine, au point où elle dut demander grâce d'un geste de la main. Presque suffoquée par l'émotion elle reprit une deuxième fois sa phrase d'entrée. Je ne vous dirai rien de cette voix si ce n'est qu'elle fut rappelée vingt-deux fois au premier entr'acte et autant à la fin.

Au foyer, pendant les intermèdes, le nom de l'idole n'était pas le seul que l'on entendait car le cœur français n'oubliait pas de lui adjoindre ceux de tous ses camarades, Fugère, Devries, Vallandri et autres, qui s'étaient donné la main pour seconder, comme seuls ces artistes pouvaient le faire, leur ancienne camarade Delna, et dont l'amour de l'art leur imposait le devoir de faire triompher, encore et toujours, l'œuvre de leur regretté Benjamin Godard.

Là-bas, l'art vocal, le solfège sont matière de l'enseignement élémentaire des enfants et ceux-ci ont toutes les facilités possibles pour développer ce talent particulier dans les nombreux conservatoires subventionnés.

Plus tard les plus méritoires ont une carrière assurée dans les théâtres de l'État ou les théâtres municipaux.

Je rends hommage à qui de droit de savoir reconnaître le mérite chez nos jeunes chanteurs de la Province, en leur octroyant des bourses généreuses, qui leur permettent d'aller compléter leurs études outre-mer. Toutefois est-ce bien là le vrai et unique moyen de multiplier les amoureux de l'art vocal? Je ne le crois pas car, pour un à qui cette fortune sourit, il y en a des douzaines qui pleurent, se découragent et s'aigrissent, et ce sont ceux-là mêmes, avec leur nombreuse suite de parents et d'amis, qui formeront le régiment que notre boursier aura à dompter à son retour.

Mais peut-on enrayer le mal? Peut-être pas. L'atténuer? Il me semble que oui, et beaucoup.

Si louable que soit le geste de verser ces bourses, ne serait-il pas possible, et même très logique, de parfaire en même temps l'éducation de notre jeunesse par des cours gratuits sur l'art vocal. Voire même une série de conférences données dans la petite école aux tout petits, les écoles secondaires, les couvents, les collèges, conférences rédigées de façon à créer un intérêt réel dans le sujet pour les jeunes surtout, d'autres plus sérieuses, plus documentées pour les instituteurs qui, eux, auraient à continuer l'œuvre d'enseignement d'une manière pratique et intelligente. Ce serait faire de cette jeunesse éduquée dans l'art l'appui solide sur lequel nos boursiers pourraient compter à leur retour et il pourraient espérer non seulement un succès spontané de leur premier concert en public mais ce qui est plus important un certain optimisme de pouvoir vivre par leur art.

Ils retrouveraient dans leur propre milieu ce charme de la vie auquel un séjour en France les a habitués. Les jeunes iraient

les entendre plus d'une fois, non pas eux, seuls, mais leur nature éveillée d'artistes en formation, sera avide d'écouter les contributions nouvelles que le boursier aura à leur soumettre. C'est l'éducation seule qui leur fera comprendre que l'artiste ne doit pas descendre de nouveau à l'échelon de l'amateur pour être exploité dans toutes les occasions sans autre rémunération que des compliments bebêtes sur la "gazette", ou des tapes amicales sur l'épaule. Par contre, le cœur de l'artiste palpitera toujours s'il entrevoit que son concours à titre gracieux rendra quelque service à l'art.

C'est cette même éducation qui changera l'opinion générale que l'artiste, en paraissant dans telle ou telle réunion, est le seul honoré et n'honore personne.

Sans malice aucune, l'opinion publique semble placer la profession de chanteur comme la seule honorable puisque ceux qui l'exercent le font presque inévitablement pour l'honneur. Par ce fait même ne devient-elle pas la seule libérale?

CONCLUSIONS

Et maintenant une dernière question qui me pèse au cœur. Lorsque les années auront apporté plus d'argent sur leur tête que dans leur bourse, nos protégés d'aujourd'hui, auront-ils, comme tant d'autres, la douleur d'entendre chuchoter dans les alcôves, qu'ils sont "un peu passés?"

Messieurs, est-ce que ces professeurs d'outre-mer à qui nous confions nos artistes, ne sont pas eux aussi tous "passés"? Mais c'est précisément ce qui ennoblit l'art vocal en France, à la gloire duquel tous ces artistes passés se dévouent encore en donnant à la génération qui pousse le fruit, l'essence même de leur savoir et de leur expérience. Quelle confiance aurions-nous dans nos jeunes diplômés d'université, si, dès la sortie de leur Alma Mater, ils ouvraient boutique comme professeur émérite de Droit, de Médecine, de Chirurgie, des Arts, Sciences et Lettres, dans tout ce que ce titre comporte? Vous qui avez passé par la filière, n'est-il pas vrai qu'il faut gagner ses épaulettes avant de pouvoir imposer ses connaissances? Pourtant, n'importe quel musicien, en notre pays, se croit libre et justifié d'enseigner le chant au premier comme au dernier innocent, trop ignorant pour distinguer entre celui qui connaît l'instrument à corde et l'autre, l'instrument vocal.

Je dois faire amende honorable aux nombreux professeurs de chant de notre ville qui se croiraient visés par cette remarque; je le ferai par le vieux diction "Il n'y a que les coupables que cela peut fâcher" et si les nombreuses victimes sont encore susceptibles d'accepter un bon conseil, c'est de choisir un nouveau professeur qui a fait ses preuves, et elles le trouveront plus sûrement parmi ceux et celles que l'on placarde dans le dos du glorieux titre "Passé". Car un vieil artiste et lui seul saura leur laisser en héritage ses épaulettes chèrement gagnées.

Ah! nous sommes fiers de notre sang français et avec raison, mais, si nous voulons justifier notre orgueil dans ce beau titre de fils de la France, nous devons pratiquer les vertus qui sont siennes et vénérer l'art vocal. Elle le place au même rang que la Peinture, la Musique, etc.

Dressons lui comme elle un piedestal solide, et sur les quatre faces de son dé, que les générations futures puissent y voir gravés les noms des artistes canadiens qui l'ont illustré. Enfin, que sur ce piedestal apparaisse l'effigie de l'être dirigeant qui, par sa clairvoyance et sa générosité, aura permis à ces artistes de chez nous d'avoir connu l'aisance sinon la fortune en juste récompense de leur labeur d'apôtres du dieu des Arts: l'Art Vocal.

Ne dites pas: Il y avait sept à huit femmes à cette réunion.
Dites: il y avait sept ou huit femmes à cette réunion.

Ne dites pas: J'abime ma robe. *Dites:* Je salis ma robe.

Ne dites pas: Il est adoré par... *Dites:* Il est adoré de...



LES PROPOS DE L'ENTR'ACTE

LES ATTIRANCES LATINES

par Aimé Plamondon, secrétaire de la section française de l'Association des Auteurs Canadiens

L'autre soir, en écoutant la causerie si bien ordonnée, si remplie de faits, si nourrie d'idées, que donnait, devant la Société des Arts, Sciences et Lettres, notre ami M. le chevalier J.-Eugène Corriveau, consul de la République Argentine à Québec, il nous a semblé qu'il y avait, dans notre culture intellectuelle, que nous nous appliquons sans cesse à rendre aussi complète que possible, une lacune qu'il est grandement temps de travailler à combler. En effet, nous nous sommes demandé, avec tous ceux qui étaient présents et qui prenaient un intérêt extrême, en même temps qu'un plaisir délicat à suivre les développements de la pensée de l'orateur, si nous accomplissions véritablement nos devoirs de Canadiens français et de Latins envers cette nation si noble, si intelligente, si riche qu'est la République Argentine, foyer par excellence de l'âme et de la culture latines en Amérique du Sud? Et, dès le lendemain, nous avons commencé à fouiller les bibliothèques pour y trouver des ouvrages concernant le beau pays dont la description vivante nous avait tant charmé. Nous avons découvert quelques volumes élégamment écrits, clairement pensés et puissamment documentés, que nous avons dévorés jusqu'à la dernière page avec un émerveillement sans cesse grandissant.

Et nous nous sommes trouvé en présence d'une contrée fondée comme la nôtre par d'héroïques explorateurs, colonisée par de hardis pionniers pleins d'énergie et de vaillance, et devenue aujourd'hui, après quatre siècles de labeur ardu et de persévérance magnifique, un des peuples les plus riches de l'univers proportionnellement à sa population et à l'étendue de son territoire. Là comme ici, l'agriculture est la grande nourricière, et c'est au laboureur que revient l'honneur d'assurer à la nation sa prospérité sans égale. La religion de la grande majorité de la nation est également la même que la nôtre, la belle religion catho-

lique que nous, Canadiens français, sommes si fiers de pratiquer.

Quant au point de vue économique, nous n'avons pas eu le temps de faire des études suffisantes pour en parler ici et, d'ailleurs, nous ne nous reconnaissons pas la compétence nécessaire pour tenter d'en discuter les problèmes intéressants mais assez complexes. Mais nous demandons à nos spécialistes en sciences commerciales de bien vouloir de plus en plus, tourner leurs yeux de ce côté et considérer sérieusement les avantages multiples que nous pourrions retirer de l'établissement de relations commerciales suivies et importantes avec cette riche contrée.

Ce que nous voulons surtout demander pour l'instant à nos compatriotes, et particulièrement à la classe des lettrés, c'est de se convaincre que de toute évidence, étant donné que nous appartenons comme nos amis de l'Argentine, à la grande famille latine, nous devrions tenir à honneur de former le plus tôt possible entre nos deux races des liens sociaux et intellectuels qui nous rapprocheraient d'une façon qui ne saurait manquer d'être bientôt très profitable pour tous.

Il y a en Argentine une vie sociale remarquablement organisée, dont les manifestations nombreuses et variées ont un cachet profond d'élégance et de distinction.

L'instruction est également très répandue, et très en honneur dans ce pays et l'on cultive dans toutes les classes de la société les arts, les lettres et les sciences avec beaucoup de succès. La littérature proprement dite, et particulièrement la poésie, le roman et le théâtre, y comptent de très brillants représentants. Un romancier célèbre, le señor Hugo Waste, n'y a-t-il pas vu dernièrement l'une de ses œuvres atteindre un tirage de cent mille exemplaires?

Buenos-Ayres, la capitale, une des plus belles villes du monde, nous ont assuré de grands voya-

geurs qui y ont plus d'une fois séjourné, offre aux auteurs dramatiques et à leurs interprètes de nombreux théâtres, libéralement subventionnés par le gouvernement, où leurs productions sont acclamées pendant de longs mois par des auditoires chaleureux et compréhensifs. Il faut mentionner en particulier le théâtre Colon qui est considéré par les experts comme un des plus beaux de tout le continent. Les poètes aussi font entendre leurs chants mélodieux, tantôt exaltant la gloire des aïeux et les hauts faits d'armes des héros vénérés, tantôt célébrant les beautés de l'existence douce et facile sous ces climats ensoleillés, tantôt enfin murmurant les tendres chansons d'amour communes à tous les bardes de tous les pays du monde.

Et partout en Argentine notre belle langue française est comprise, aimée, à tel point que celui d'entre nous qui débarque à Buénos-Ayres se sent très rapidement en pays de connaissance et que lui vient immédiatement la pensée de prolonger le plus possible le séjour qu'il doit faire en cette magnifique cité.

C'est pour toutes ces raisons qu'il nous semble que nous en particulier, auteurs et écrivains canadiens-français, nous devons avoir à cœur de nous rapprocher intellectuellement, dans toute la mesure du possible, des écrivains et des auteurs Argentins. Si nous voulons, il sera facile de nous créer là-bas des amis sincères avec lesquels nous pourrions échanger, par le moyen des journaux, des revues et des livres, des pensées et des idées qui nous feront prendre connaissance des affinités considérables qui existent dans nos esprits et dans nos cœurs de par la chaleur généreuse du sang latin qui les anime.

L'un des effets les plus heureux de ce contact que nous devons travailler à opérer sera d'ouvrir à l'inspiration de nos bons ouvriers des lettres canadiennes-françaises de nouveaux horizons, d'élargir le plan de leurs conceptions littéraires et artistiques, d'aviver leur imagination et d'affiner leur science psychologique. N'allons pas oublier, en effet, qu'un excellent moyen de travailler avec succès à la formation d'une littérature nationale, c'est d'étudier à fond la littérature des autres nations, particulièrement de celles qui ont quelque chose de notre âme afin d'en extraire la substance essentielle que nous n'aurons qu'à revêtir de notre art personnel pour en former des œuvres qui nous seront propres et qui atteindront le plus haut degré possible de perfection littéraire.

Nous avons cru à propos de faire ces quelques considérations afin de prouver à tous que les auteurs Canadiens français ne veulent rester étrangers à aucun mouvement intellectuel intéressant et qu'ils désirent au contraire affirmer en toute

occasion leur ambition d'accroître sans cesse le cercle de leurs connaissances générales et le nombre de leurs amitiés littéraires.

Et nous savons qu'en ce qui concerne les relations intellectuelles à nouer avec la République Argentine, ils auront toujours un intermédiaire extrêmement dévoué et sympathique dans la personne de son digne représentant à Québec, M. le chevalier Corriveau.

AIMÉ PLAMONDON, N. P.

FEU Mme DANDURAND

On a annoncé récemment la mort de Mme Dandurand, épouse de l'hon. sénateur R. Dandurand, ministre sans-portefeuille, leader du gouvernement à la Chambre Haute.

Fille de l'hon. Gabriel Marchand, ancien premier ministre de Québec, la défunte occupait une place éminente dans le monde des lettres. Elle fut la fondatrice de notre première revue féminine: "Le Coin du Feu" et publia plusieurs essais remarquables et des pièces de théâtre qui ont eu beaucoup de vogue parmi nous.

Mme Dandurand était une femme charmante, qui captivait par le charme de son esprit et son excessive bonté. Très charitable, elle se plaisait à collaborer à une foule d'œuvres de bienfaisance et à soulager la misère. Elle a rempli d'importantes missions publiques avec un tact et une distinction qui ont jeté du lustre sur ses compatriotes ainsi que sur le pays.

Ne dites pas: A cause que vous êtes. *Dites:* Parce que vous êtes...

Ne dites pas: Un aéroplane, un aérostyle, un aréoplane, un aréostat. *Dites:* Un aréopage, un aréostyle, un aéroplane, un aréostat.

Ne dites pas: Agoniser d'injures. *Dites:* Agonir d'injures.

Ne dites pas: J'ai aidé cette femme à se relever. *Dites:* J'ai aidé à cette femme à se relever.

Ne dites pas: J'ai aidé à ce malheureux de ma bourse. *Dites:* J'ai aidé ce malheureux de ma bourse.

Ne dites pas: Alentour de la maison. *Dites:* autour de la maison.

Ne dites pas: Il est entre deux alternatives. *Dites:* Il est dans l'alternative.

Ne dites pas: La vertu anoblit l'homme. *Dites:* La vertu ennoblit l'homme.

Ne dites pas: Un antichambre, un anagramme. *Dites:* Une antichambre, une anagramme.

Ne dites pas: Dès parution de cet ouvrage. *Dites:* Dès que cet ouvrage paraîtra.

Ne dites pas: La clef est après la porte. *Dites:* La clef est à la porte.

Ne dites pas: Je cherche après lui. *Dites:* Je le cherche.

Ne dites pas: Il l'a fait artistiquement. *Dites:* Il l'a fait artistement.

Ne dites pas: On atteint au priptemps. *Dites:* On atteint le printemps.

Ne dites pas: J'écrirai aussitôt mon retour. *Dites:* J'écrirai aussitôt après mon retour.

*Ce que l'on pense et ce que l'on dit de nous
... en bien et en mal.*



Le numéro de février dernier, de "Æsculape", revue mensuelle illustrée publiée à Paris, organe officiel de la Société Internationale d'Histoire de la Médecine, contient un article intitulé "Une mission Médicale au Canada Français", par le Dr E. Sergent, professeur de la Faculté de Médecine de Paris et Membre de l'Académie de Médecine. Le Dr E. Sergent et plusieurs autres médecins français sont venus l'été dernier assister au huitième congrès de langue française de l'Amérique du Nord, tenu à Québec. Sur invitation du gouvernement de Québec, le Dr E. Sergent donnait un cours sur la tuberculose, pendant que le Dr Ribadeau-Dumas parlait de puériculture. L'accueil fait à ces médecins fut des plus cordiaux et le Dr E. Sergent, dans son article, rappelle cette cordialité qui "a sa base profonde et rationnelle dans l'indéfectible attachement que les Canadiens français gardent à la mère patrie". Voici, entre autres choses, ce qu'écrit le Dr Sergent, au sujet de cette mission médicale:

"Cet attachement ne se traduit pas seulement par les marques extérieures de la plus chaude cordialité; il se manifeste aussi par l'expression d'une volonté réfléchie; le Canada français n'est pas seulement attaché à la France par le cœur, mais aussi par la raison, par la persistance d'une même mentalité. Il veut s'alimenter aux sources intellectuelles de la France; il veut continuer de suivre ses méthodes de formation et d'enseignement. Et c'est pourquoi—pour ce qui est des sciences et des études médicales—le gouvernement de la province de Québec veut faire appel aux professeurs de France.

Le Canada français a la claire notion de sa force en puissance. Il perçoit nettement qu'il est en pleine période de croissance; il veut que sa jeunesse soit bien dirigée, afin que sa maturité récolte une riche moisson. Et il a la conviction que le meilleur tonique sera pour lui la source de l'enseignement français.

J'ai, personnellement, la conviction—et, en cela, je suis, je le crois bien, en plein accord avec le professeur Regaud—qu'un avenir brillant est réservé au Canada français et qu'il sera, dans le courant de ce siècle, un des grands centres du cerveau du monde.

Les Canadiens français ont, d'ailleurs, sur ce point, des vues très claires: "Dans vingt ou vingt-cinq ans, m'ont dit plusieurs de mes amis Canadiens, nous ne vous demanderons plus des profes-

seurs, des instructeurs; nous aurons ceux que vous nous aurez aidés à former; et, alors, nous pourrons faire des échanges, envoyant chez vous nos savants et recevant les vôtres". Belle franchise, qui n'exclut pas la reconnaissance.....: "ceux que vous nous aurez aidés à former!....."

Comment peut-on, d'accord avec les Canadiens français, escompter cet avenir brillant? Sur quelles bases repose cette conviction ou, simplement,—si on le préfère—ce pronostic?

Je réponds sans hésiter: "Sur les bases solides d'un passé fait du respect des traditions et de l'inlassable exercice d'une volonté tenace". J'en veux pour preuve l'Histoire, témoin impartial.

Lorsque le Canada, il y a plus de cent cinquante ans, cessa d'être politiquement français, il s'attacha jalousement à maintenir les traditions, les mœurs, la langue de ses pères, à cultiver, pure et sans mélange, la forte race de ses ancêtres. Lorsque ses nouveaux maîtres comprirent qu'ils n'abattraient pas cette volonté, ils composèrent avec elle et cédèrent sur les fameuses 92 propositions, dont le trépied essentiel est représenté par le droit accordé légalement aux Canadiens français de conserver la langue française, la religion catholique et les écoles de leur choix. Le pacte fut conclu par nécessité; il supposait, de part et d'autre, un engagement moral; il fut observé loyalement. Dans le remarquable discours qu'il prononça au banquet du Congrès de Québec, l'honorable Athanase David définît lumineusement l'état d'âme et d'esprit du Canadien français contemporain: français de race, de cœur et de mentalité; sujet britannique, par loyalisme. "Dans cette loyauté vous trouverez, dit-il, l'une des marques indélébiles de notre caractère français". Les mêmes sentiments furent exprimés par M. le Dr Beland, ministre de l'Hygiène du gouvernement fédéral.

Un peuple qui, par son énergie et sa ténacité, a su inspirer ainsi au conquérant le respect de ses volontés, peut être assuré de triompher de tous les obstacles. Descendants des colons qui, au prix des luttes acharnées contre les éléments, les invasions, les peuplades sauvages, ont patiemment défriché un sol inculte et âpre et le voient aujourd'hui se couvrir de riches moissons et d'industries prospères, ces hommes, doués de l'énergie tenace de leurs pères, veulent aujourd'hui parfaire la culture de leurs jeunes cerveaux et s'élever au rang le plus élevé des sciences et des arts. Leur passé est un sûr garant de leur avenir. Leur effort

(Suite à la page 269)



DANS LA REPUBLIQUE DES LETTRES



*Ce qui se dit, ce qu'on raconte, ce qu'on insinue et ce qu'on annonce
un peu partout*

Lors d'un récent dîner, Rudyard Kipling discutait avec son voisin d'une hypothèse en vérité assez lointaine: la disparition de l'espèce humaine.

—Si, par une catastrophe quelconque, l'homme venait à disparaître, demanda-t-on à l'illustre poète de la jungle, quel animal, selon vous, deviendrait le roi des animaux? L'éléphant peut-être?

—L'éléphant?... Certainement non.

—Il est trop honnête.

—...?

Et c'est pourquoi sont chantés si sincèrement dans *le Livre de la Jungle* l'âme noble et les vertus de Baloo.

Les journaux de Varsovie annoncent la mort de l'abbé Gralewski, ancien député, qui, par son activité patriotique et sociale s'attira avant la guerre les représailles des gouvernements allemand et russe. L'abbé Gralewski fut un grand orateur religieux et un éminent réformateur dans le domaine de la pédagogie.

Le jeune poète roumain Jonel Pavelesco, auteur d'un livre de sonnets, *Sceau d'or*, qui a donné de belles traductions de Verhaeren et surtout de Hérédia, vient de mourir en Roumanie, près de Bucarest.

Il était le frère de l'excellent poète Cincinna Pavelesco, ancien président de la Société des Gens de Lettres de Bucarest, que connaissent bien les lettrés français.

Un confrère de la revue *Rome* a eu la curiosité de rechercher comment l'Académie était composée il y a cent ans. Reproduisons ce tableau et voyons quels étaient les titulaires des quarante fauteuils à cette époque:

Soumet, de Sèze, Andrieux, Michaud, abbé de Montesquiou, de Bonald, Laya, François de Neufchâteau (en parlant d'un de ses ouvrages, Rivarol disait: "C'est de la prose où les vers se sont mis!"), Mgr de Quélen, comte de Ségur, Roger, Baour-Lormian (souvenez-vous:

Rien n'est si lourd, rien n'est si lent

Que monsieur Baour-Lormian.

Rien n'est si lent, rien n'est si lourd

Que monsieur Lormian-Baour!

abbé Villar, Népomucène Le Mercier, Bigot de Préameneu, comte Daru, Cuvier, comte Ferrand, Laplace, Campenon (qui, lui aussi, a inspiré une épigramme fameuse et assez justifiée), Lacretelle jeune (un ancêtre de l'auteur de *Silberman*), Testut de Tracy, Mgr de Frayssinous, comte de Cessac, Raynouard, Lemontey, comte de Lally-Tollendal, Lacretelle aîné, Auger, marquis d'Aguesseau, de Jouy, Chateaubriand (le successeur de cet ambassadeur est l'ambassadeur Jonnart), duc de Lévis, marquis de Pastoret, Dacier.

Restent les cinq sièges de Jean Aicard, Frédéric Masson, Charles de Freycinet, Pierre Loti et Maurice Barrès, qui étaient alors occupés respectivement par Lainé, Villemain, Parseval-Grandmaison, Picart et Alexandre Duval.

Trois journaux se disputent le titre de doyen de la presse française:

1. Le *Journal du Loiret*, fondé en 1742, par un orléanais, Louis-François Martin Gomet de la Villeneuve, sous le titre de *gazette*. Sa publication fut interrompue plusieurs fois au cours du dix-huitième siècle et ce n'est qu'en 1818 qu'il parut sous son titre actuel;

2. Le *Journal du Havre*, qui fait remonter ses origines à une feuille ayant pour titre *Havre de Grâce-Commerce-Maritime* et qui fut créé en 1750. Cette feuille changea, par la suite, plusieurs fois de titre et adopta définitivement, en 1826, son titre actuel;

3. Le *Journal de Rouen*, fondé en 1762, sous le titre d'*Annonces, affiches et avis divers de la Haute et Basse Normandie*. Il prit son titre actuel le 21 mai 1791 et serait, par conséquent, le plus ancien journal français paraissant et ayant paru sans interruption et sous le même titre.

Il n'était peut-être pas mauvais de fixer ce petit point d'histoire.

Dans son *Journal*, Sir Henry W. Lucy raconte d'amusantes anecdotes sur Herbert Spencer. "Il était le plus irascible des hommes, obligés de supporter des semblables qui avaient l'audace d'habiter la même planète." Herbert ne se soumettait à aucune des conventions et affectations de la vie mondaine, et il abominait les conversations oiseuses. Pour échapper à celles-ci, il avait inventé une sorte d'appareil bouche-oreille dont il faisait sans vergogne usage quand il consentait à aller dîner en ville. S'il était placé entre deux convives dont les propos lui paraissaient d'une banalité choquante, il se coiffait résolument de son appareil et poursuivait son dîner dans un silence agréable.

Un éditeur allemand vient d'acquérir, dit-on, la propriété pour l'Allemagne de l'œuvre entière de Marcel Proust, pour une somme forfaitaire de cent cinquante mille francs.

Malgré certaines améliorations, sporadiques et intermittentes, c'est cependant l'esprit puritain qui domine aux Etats-Unis: Plutôt que d'affronter les rigueurs de la censure, qui le menaçaient à cause de la publication de *Janet March*, roman de M. Floyd Dell, l'un des principaux disciples de Freud dans la littérature américaine, M. Knopf, l'éditeur de New-York, a préféré retirer ce livre du commerce, ce qu'il vient de faire. A noter en passant: c'est M. Knopf qui a édité *La Garçonnette* aux Etats-Unis, où l'un des plus grands journaux de New York a refusé d'insérer les annonces pour ce livre.

Quel caprice poussa dernièrement Colette à téléphoner à la comtesse de Noailles qu'elle allait se présenter à l'Académie! Longuement, nous disent *Aux écoutes*, Colette parla de l'appui assuré de quelques immortels décidés à ce coup de théâtre: M. Jean Richepin notamment et M. de Flers.

Mme de Noailles dissuada Colette: "Je lui ai dit notamment, raconte-t-elle, que le vert ne va à aucune femme." Colette renonça à son projet.

Thomas Hardy, le célèbre romancier anglais, qui est aujourd'hui âgé de quatre-vingt-quatre ans, vient d'être nommé, par le lord chancelier, membre de la commission de la paix pour Dorchester, sa ville natale.

A l'occasion de la mort de l'auteur de *Quo Vadis*, décédé le 15 novembre 1916, à Vevey, en Suisse, l'institution nationale des Ossolinski, à Lvov, a publié un recueil d'*œuvres oubliées et inédites* du grand écrivain. Le recueil comprend trois parties. Dans la première, se trouvent des nouvelles; dans la seconde, une comédie; puis, dans la troisième, des articles littéraires et des

critiques artistiques. des impressions de voyage, des poésies et des aphorismes, enfin des appels que, dans les épreuves traversées par la Pologne, le grand écrivain avait lancé, aussi bien à ses concitoyens qu'aux nations étrangères. Du point de vue littéraire, la partie la plus précieuse du recueil est constituée par les œuvres poétiques qui ont été pour la première fois livrées au public dans leur ensemble. Sienkiewicz écrivait rarement en vers, bien que ce genre lui fût familier dès son jeune âge. D'Horace, il fit des traductions exquises et, dans son héritage poétique, on rencontre plusieurs fables de premier ordre.

Parmi les œuvres inédites, il faut citer la préface que le grand écrivain prépara pour l'histoire de la littérature polonaise qui, sur l'initiative de Paderewski, devait être publiée en langue anglaise aux Etats-Unis. Ce projet ne fut pas réalisé dans la suite, mais cette préface nous permet de nous rendre compte des idées que Sienkiewicz professait sur la littérature en général et la littérature polonaise en particulier.

L'écrivain de génie qui a donné au monde *Robinson Crusoe* s'appelait de son vrai nom "Daniel Foë". Ce n'est que vers la trentième année de son existence agitée qu'il se fit appeler "de Foë".

En se faisant appeler "de Foë", l'auteur de *Robinson Crusoe* revenait simplement à la forme ancienne du nom porté par sa famille: car "Foë" n'est qu'une graphie défectueuse de "Fau" (latin: "fagus", hêtre).

De même que des gens qui s'appelaient primitivement de Launay, de La Chesnay, etc., se sont vu nommer, par amour de la brièveté. Launay, La Chesnay, etc., de même la famille "de Fau" a ensuite été appelée "Fau", et ce nom de "Fau" à été orthographié à l'anglaise.

La Hollande vient de perdre une belle et noble figure de poète; à l'âge de quatre-vingt-trois ans s'est éteint, à la Haye. Wilhelm Levinus Penning, dont le grand poème *Benjamin's Vertellingen* est une des œuvres les plus belles et les plus populaires de la littératures néerlandaise.

M. Penning était depuis cinquante ans complètement aveugle. La jeunesse littéraire avait célébré, il y a trois ans, avec éclat, son quatre-vingtième anniversaire.

André Theuriet plagiaire.

Quel écrivain n'aura pas été accusé de plagiat? On en a cité, ces temps-ci, d'illustres exemples.

Dans un vieux numéro de *Pages modernes*—il est de décembre 1910—relevons aujourd'hui "un vol littéraire d'André Theuriet".

Oui, le bon écrivain ami des forêts et des humbles gens a été, lui aussi, accusé d'avoir démarqué "avec audace", dans son *Manuscrit du Chanoine*, une nouvelle d'un avocat de Chambéry, Me Jacobus, nouvelle parue en 1862 sous le titre de *les Amours de Josen*.

Voici un exemple de ce "plagiat". Me Jacobus avait écrit:

Histoire savoyarde qui n'a que les apparences du roman, étant en tout très véritable, et comme telle, écrite par François Aubert, chanoine de Genève, en l'année 1757.

Et André Theuriet:

Histoire savoyarde qui n'a que les apparences d'un roman, étant en tout très véritable, et comme telle, écrite par François Fève, chanoine de Genève, en l'année 1757.

On a célébré en Pologne le centième anniversaire de la naissance de Ludwick Anczyc, le Béranger polonais qui, dit la revue la *Pologne*, a joué un rôle de premier plan dans le développement intellectuel des masses populaires. Anczyc a rappelé l'histoire de son pays aux ouvriers et aux paysans par son excellente *Histoire de Pologne en 24 images*, qui, pendant un demi-siècle, se répandit à des centaines de mille d'exemplaires.

C'est lui qui, à la veillée de l'insurrection de 1863 fonda un des premiers journaux polonais destinés à la population des campagnes, le célèbre *Kmiotek (Le Paysan)*.

Auteur d'une quantité de vers et de chansons, il écrivit un grand poème patriotique. *Tyrlée*, que les jeunes gens des écoles apprenaient par cœur. Mais sa popularité est due principalement à ses pièces de théâtre, surtout à son *Kosciuzko*. A l'époque la plus dure de l'oppression allemande, où le germanisme étouffait dans les provinces polonaises soumises à sa domination les moindres vellétés de polonisme, on voyait au printemps défiler dans les rues de Cracovie, des cortèges de Hauts-Silésiens qui venaient assister aux représentations de ce drame national, données parfois jusqu'à trois fois par jour.

Une nouvelle Académie est née. Elle se nomme gravement *l'Académie des psychologues du goût*; ses fondateurs l'ont placée fort judicieusement sous la présidence morale de Brillat-Savarin. Son secrétaire perpétuel est le bon maître Curnonsky, son chancelier est le pénétrant critique Albert Thibaudet. Le nombre des "mortels" a été fixé à dix-neuf; les premiers fauteuils sont ceux des fondateurs: MM. Henri Avelot, Curnonsky, R. Burnand, E. Chaumié, Ivan Loiseau, Paul Leclerc, J. de Montesquieu, Pierre Mille, Henri Prost, A. Sage, Albert Thibaudet, P. West.

L'élection aux sept fauteuils vacants aura lieu le 1er mai, à l'issue du dîner Curnonsky.

Les six livres les plus connus en Angleterre.

Il ne s'agit pas des meilleurs, mais de ceux qu'on rencontre plus souvent en Angleterre dans les hôtelleries de campagne.

Un collaborateur de l'hebdomadaire *T.P's and Cassels' Weekly les a, après enquête, classés* dans cet ordre: *la Case de l'Oncle Tom; Robinson Crusoe; Pickwick papers; David Copperfield; Tom Browne's Schooldays, et Lorna Doone.*

Sait-on que le premier ministre anglais Ramsay MacDonald est le cousin du grand écrivain Villiers de l'Isle-Adam? C'est du moins ce que nous affirme M. Compigny, un érudit de la Loire.

On sait qu'un jury d'humoristes a désigné M. Jean Viollis, lauréat du prix Flaubert, comme l'auteur du plus mauvais roman couronné en 1923. Le montant de ce prix qui se trouve être, cette année, de cinq trillions (cinq mille milliards) de marks, vient d'être adressé à M. Jean Viollis, avec la lettre suivante:

PARIS, le 9 février 1924.

MONSIEUR.

Veillez trouver ci-jointe la somme de cinq trillions cent trois milliards deux cent cinquante-trois millions huit cent quatre-vingt-un marks cinquante pennings, que j'ai reçu l'ordre de vous faire tenir. Cette somme se décompose ainsi: 1o Une reichsbanknote, No 19-AB-054187, émise le 7 novembre 1923 de la valeur de Fünf Billionen Mark, équivalent à cinq milliards de marks, soit cinq trillions de marks selon la numération française, montant d'un prix qui vous a été décerné le 20 janvier dernier.

2o Une somme en divers billets de la Reichsbank formant un ensemble de marks 103,253,000,881,50, représentant les intérêts courus du 20 janvier au 9 février sur le principal de cinq trillions.

Veillez agréer, monsieur, les sentiments de parfaite considération avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre respectueux et dévoué serviteur,

DAMBREUSE, banquier, rue d'Anjou.

Dambreuse, mais voilà un nom de banquier qui ne nous est pas inconnu. S'agirait-il d'un descendant du banquier Dambreuse, dont la banque se dresse précisément rue d'Anjou, dans *l'Education sentimentale*? Flaubert nous a décrit les funérailles magnifiques de cet homme puissant; il termine par cet phrase admirable: "La terre mêlée de cailloux retomba, et il ne devait plus jamais en être question dans ce monde."

Flaubert ne prévoyait pas le prix Flaubert.



CHEZ NOS MEMBRES



LA CEINTURE FLÉCHÉE

Dans un précédent numéro de notre revue nous avons dû retrancher, faute d'espace, une partie du texte de la causerie de notre ami et collaborateur, M. Louis-M. Gagnon, sur la ceinture fléchée. Celui-ci nous prie de signaler l'omission involontaire d'un passage de sa causerie où il rappelle des recherches et découvertes fort précieuses dont il a pu nous faire part grâce à la bienveillance de l'inlassable chercheur qu'est l'écrivain montréalais et le folkloriste bien connu M. E.-Z. Massicotte. M. Massicotte a présenté, à la Société Royale du Canada, dont il est un des membres les plus distingués, un travail élaboré, de science et de précision historique, sur les origines et sur la technique de la ceinture fléchée au pays canadien.

Nous aurons le plaisir de publier, dans un prochain numéro du *Terroir*, ce travail de M. Massicotte.

LA REDACTION.

Au milieu de mars, nous avons eu la douleur d'apprendre la mort d'un des membres de notre société, J. Rosaire Thériault, jeune artiste de valeur dont les œuvres promettaient beaucoup. Il est mort le vendredi 13 mars, après une longue maladie. Il n'était âgé que de trente ans et dix mois. Il laisse une épouse et une fillette.

Rosaire Thériault, encore qu'il fut à Québec depuis cinq ans seulement était bien connu et ne comptait que des amis. Il avait une nombreuse clientèle, grâce à l'excellente qualité de ses dessins. Il était d'une activité dévorante.

Le défunt était né à la Rivière-du-Loup où il avait occupé le poste de consul américain, tout en s'occupant de peinture et de dessin.

Nos sincères condoléances à la famille.

Devant un auditoire composé des principaux membres de la Société des Arts, Sciences et Lettres, le 30 mars, M. J.-Eug. Corriveau a fait une brillante causerie sur la République Argentine, dont il est le consul à Québec. Rappelant l'histoire de la formation de ce pays, M. Corriveau a affirmé que cet Etat est destiné à devenir dans l'Amérique du Sud, ce que sont les Etats-Unis dans l'Amérique du Nord.

La causerie était sous la présidence de M. Narcisse Savoie et M. Aimé Plamondon a été chargé de remercier le conférencier.

Pour terminer, M. Léopold Christin, artiste, a chanté l'hymne national de l'Argentine.

Le mois d'avril, pour la Société des Arts, Sciences et Lettres, promet d'être actif. A la séance du samedi soir, 28 mars, il a été décidé d'adopter le programme suivant:

Samedi, le 4 avril: Causerie par J.-Onésime Gagnon, avocat, Sujet: "Les aventures des royalistes français dans le Haut-Canada".

Samedi, le 18 avril, il y aura une partie de sucre à Beaupré pour les membres de la Société et les amis du terroir.

Le lundi, 20 avril, séance publique, avec l'opérette "Vive la Canadienne", œuvre de MM. le notaire Aimé Plamondon, J.-Eug. Corriveau, librettistes, et Omer Létourneau, sous les auspices de la Société des Arts, Sciences et Lettres, dont les trois auteurs sont membres.

Le mardi, 28 avril, conférence publique par monsieur E.-Auguste Côté, avocat et protonotaire à Rimouski. Sujet: "Arthur Buies".

Devant un groupe nombreux des membres de la Société des Arts, Sciences et Lettres, M. Ernest Légaré, courtier, a fait, samedi soir, le 28 une causerie qui n'a pas manqué d'intéresser vivement tous ceux qui ont eu l'avantage de l'entendre. M. Légaré a parlé de la technique en matière de publicité commerciale et industrielle.

La séance était sous la présidence de M. Narcisse Savoie et à la demande de celui-ci, c'est M. Raoul Dionne qui félicita et remercia le conférencier.

M. G.-E. Marquis, trésorier de la Société des Arts, Sciences et Lettres, a donné, samedi le, 26 mars, une conférence très intéressante devant le Cercle des Voyageurs de Commerce. Il a retracé les grandes lignes du progrès industriel au Canada depuis un demi-siècle et particulièrement dans la province de Québec.

Tous les membres de la Société des Arts, Sciences et Lettres ont éprouvé un sensible plaisir de voir revenir parmi eux et à Québec un des premiers, des plus assidus parmi les membres et les officiers de notre société, M. Jos.-S. Blais. M. Blais, on le sait, nous avait quittés voilà un an, pour aller occuper à Montréal un poste au bureau-chef de la Banque Nationale Canadienne. Il a laissé sa position dernièrement pour revenir à Québec où il représente l'excellente maison Versailles, Vidricaire et Boulais.

Bienvenue cordiale à notre ancien vice-président.

(Suite de la page 266)

peut escompter sa récompense. Il aura pour le servir les deux plus puissants leviers: l'accroissement de la population et celui de la richesse. La natalité est en incessant et constant progrès; au nombre de 60,000 au moment de la conquête, les Canadiens français sont aujourd'hui 4 millions et demi—dans vingt ans ils seront 6 millions. Le pays est en pleine prospérité; les moyens matériels sont suffisamment larges pour que les Universités disposent d'une organisation et d'un outillage que nous pouvons leur envier. "Nous avons la possibilité d'acheter les instruments nécessaires aux recherches scientifiques et à l'enseignement. Venez nous apprendre à les bien utiliser; venez nous aider à former nos futurs savants et nos futurs professeurs."

Si la France entend cet appel, elle aura la récompense de son effort; elle entretiendra et développera de l'autre côté de l'Atlantique un majestueux réservoir de race et de culture française et verra s'épanouir, dans la splendeur d'un magnifique essor, une seconde "Nouvelle-France" née sur les souvenirs et sur le sol de celle qu'elle a perdue en 1760."

LA REVUE DES LECTURES



“Tu m’as donné le plus doux rêve”

par Madame Pauline Fréchette

L’autre jour, à l’ami qui me demandait: “As-tu lu le livre de Madame Fréchette?”, j’ai avoué d’un air ingénu que je n’avais pas pensé en avoir le temps. J’avais tort; le livre vaut qu’on le lise. “Tu m’as donné le plus doux rêve”... de Madame Pauline Fréchette, n’est pas, sans doute, une de ces œuvres qui découvrent des horizons nouveaux dans une littérature. Je concéderai même bien volontiers aux éleveurs de petites bêtes noires, le droit d’y chercher leur fait. Mais prétendre que ce livre ne contient de beau que la typographie, la mise en page et le portait du chien “Duc”, serait l’appréciation d’un esprit plutôt sévère. L’éreintement, qui peut avoir de grands avantages de développement dans la lutte à mains plates— ne m’inspire qu’une médiocre confiance, lorsqu’il s’agit d’art ou de littérature. Je lui préfère cet autre genre de critique—formulé par M. A.-B. Cruchet, dans la préface d’une étude sur Louis Fréchette, de Fernand Rinfret—“La vraie critique littéraire s’applique à juger les œuvres, selon leurs mérites, sans parti pris, sans prévention”.

Madame Fréchette a le grand mérite d’avoir mesuré ses inspirations à son talent. Vous ne trouverez dans son recueil aucune des envolées “saint jeanbaptis tardée” auxquelles nous ont accoutumés nos écrivains en vers. Barrès a écrit: “Une seule loi vaut: celle que nous arrachons de notre cœur sincère” (Du sang, de la volupté et de la mort, page 289). C’est à cette loi seule que se soumet Madame Fréchette. Les autres, y compris les lois de syntaxe et de prosodie, elle les ignore... Grâce à cette individualité, vous ne rencontrerez donc pas dans son volume des vers complets de Hugo ou de Leconte de Lisle comme en a cueilli, par nos champs et nos rives, telle autre de nos gloires en jupes. Le vers de Madame Fréchette est bien à elle: le seul emprunt qu’on lui reprocherait est celui du défaut de majuscules pour les initiaux de ses vers, à la manière de Francis Jammes et de Paul Géraldy.

Au fait, je crois ces deux auteurs ses favoris. Comme eux, comme Géraldy surtout, elle chante en de tous petits vers les tout petits airs que lui murmurent de menus chagrins et des joies ténues... Elle ne va pas toutefois, jusqu’à adopter, comme eux, le vers franchement libre qui, j’imagine, irait assez bien à son talent d’imprécision. Je ne suis pas loin de penser, d’ailleurs, qu’elle le pratique en secret et que ses “Rayons d’Idéal” en contiendront. Je n’en veux pour preuve que:

Et je dirais, si j’étais riche:
“Poète, chante le bonheur
En de beaux vers, “sans hémistiche”,
Imprégnés de tendre douceur.

Tu m’as donné le plus doux rêve,
O muse! et par ton chant rythmé
Qui me berce l’esprit sans trêve,
J’ai chanté, prié, puis aimé!

nous dit l’auteur, et le chant rythmé de la Muse se laisse percevoir tout le long du volume.

... La plus belle gemme.

Pâlit près du regard si beau de l’innocent, n’est pas un vers si “cruche”, après tout; et pour peu que vous y mettiez de la bonne volonté, vous en découvrirez maints autres qui vaudront celui-là, soit par l’image exprimée ou par la musique en lui contenue. L’espèce de ritournelle, intitulée “Les Fées” est remarquable à ce dernier point de vue. Et ces quatre vers:

C’est donc vrai, mon Hélène,
Les fleurs déjà sept fois,
Brillantes et sereines,
Ont fleuri près de toi?...

et ceux-ci:

Je sens le temps qui passe,
Emportant sans remords,
De la vie à la mort,
Mes rêves dans l’espace

et ces autres, sur la nuit:

Divin repos du jour,
Heure où l’on se sent vivre,
Quand le cœur plein d’amour
Boit sa joie et s’enivre...

ont d’autres valeurs que celle relative aux pages où ils sont lus. Ce vers:

Artiste, ne peut vivre,
Un instant sans vibrer
ne vous rappelle-t-il pas cet autre de Musset:
Poète, prend ton luth,
Et me donne un baiser.

La combinaison de syllabes brèves et longues est identique dans les deux cas; et la pensée du premier s’équipolle bien à celle du dernier. Si le vers de Musset est beau, pourquoi son jumeau ne le serait-il pas?...

Je sais bien que ces vers et maints autres aussi beaux sont mêlés à de moins bons. Ceux qui ont pour critérium: Le beau,

c'est le bon sens qui parle bon français (Veullot) ne consentiront jamais que l'auteur a t accompli un geste louable en publiant son ouvrage.

Pour que des vers soient beaux, est-il exigible qu'ils soient bourrés des quarante et quelques figures de rhétorique étalées dans les manuels! Et pour être logiques, faut-il qu'ils soient si pleins du sujet traité qu'ils le nomment, de fait ou de pensée, à chaque phrase. Je croirais plutôt que pour être réellement "poésies" le vers doit, comme disait à peu près Bourget, en suggérer plus qu'il n'affirme. Ces vers de Baudelaire:

Le beau valet de Cœur et la Dame de pique
Causent sinistrement de leurs amours défunts,

ne font-ils pas mieux ressentir le spleen que le "c'est plate, ma chérie!..."

Il y a un public de lectrices à qui le livre de Madame Fréchette plaira. J'imagine assez facilement qu'une vierge déçue, assise, le soir, seule, devant le feu, savourerait l'amertume de vers comme ceux-ci:

O bûche...

Je songe en regardant le feu lécher ton flanc...
La flamme se fait belle, en traitresse te charme,
Pour te torturer l'âme et te ronger le cœur...

(La Bûche, Page 71)

Evidemment, ces vers et ceux surtout qui terminent, cette même pièce, ne sont pas du tout ceux que l'auteur entendait écrire, quand en regardant la bûche, il lui venait des suggestions à l'esprit. On en devine le dessein et l'on regrette que pour extérioriser ses sensations le poète ne jouisse pas d'un meilleur instrument. C'est peut-être un blasphème d'évoquer Baudelaire à propos de ce petit livre; mais je ne puis m'empêcher de faire ce rapprochement que, tel le grand artiste, l'auteur est uniquement un écrivain de volonté. Par volonté, je ne prétends pas que Madame Fréchette se propose de composer un volume qu'elle fait d'abord sa table des matières, puis trouve ses rimes et enfin polit ses vers. Tel n'était pas le procédé de Baudelaire. J'appelle poète de volonté, celui qui, possesseur d'une grande sensibilité, ne dispose que d'une piteuse faconde. Tant qu'il n'a pas à exprimer ses pensées, elles ont une clarté merveilleuse, une sonorité exceptionnelle; mais dès qu'il veut les manifester, elles perdent tous leurs contours et parfois jusqu'à leur entité.

Il survient alors que le poème exhibe deux ou trois beaux vers puis quelques chevilles insignifiantes et motrices du poème.

Quand cette idée motrice est assez forte pour que sa forme visible s'imprègne, pour ainsi dire, dans son cerveau, l'auteur arrive, malgré quelques défaillances à donner un poème qui a un commencement, un milieu, une fin. C'est ainsi que les vers inspirés par l'amour: "Son nom", "La Lettre", "Oui"... sont presque des résultats...

Dis, VEUX-TU?...

Dis, veux-tu que je sois ta raison de bonheur?
Veux-tu que je sois un battement de ton cœur?
Oh! veux-tu que je sois le secret de ton rêve?
Et veux-tu que je sois un astre qui se lève

Sur ta vie?

Dis, veux-tu que je sois le parfum de tes fleurs?
Et veux-tu que je sois le frisson de tes pleurs?
Oh! veux-tu que je sois la brise qui te frôle?
Dis, veux-tu que je sois l'ombre douce du saule

Sur ta vie?

Dis, veux-tu que je sois le thème de ton ciel?
Ou que je sois Chimère et que tu sois le Ciel?
Et veux-tu que je sois un baiser sur ta bouche
Qui doucement se pose et tendrement te touche
Pour la vie?

J'ai dit en commençant que ce livre n'était pas de ceux qui ouvrent des perspectives nouvelles. Je me suis, je le crains, un peu trop avancé. Peut-être que, fille spirituelle de Madame Fréchette, il surgira bientôt parmi nous une Anna de Noailles ou une Lucie Delarue-Mardrus, qui chantera à notre grande satisfaction les émois que soulèvent en son cœur innombrable la voix, la démarche ou la simple présence du bel ami; ou encore qui nous décrira avec minutie la figure de proue dont s'orne le bateau de ses rêves...

En tout cas, abstraction faite de ce qui pourrait arriver, "Tu m'as donné le plus doux rêve" me plaît; et pour peu que je visse l'auteur, j'irais—mais avec d'infinies précautions et à voix basse pour qu'on ne le sache pas et que les foudres du bon goût ne me pulvérisent pas, j'irais, dis-je, lui murmurer ce que chante une voisine, au moment où je termine cette incomplète et incorrecte étude:

La chanson que tu chantes,
Je voudrais la savoir!...

ALFRED DESROCHERS

L'Événement vient de commencer la publication d'un feuilleton que ses lecteurs liront avec plaisir, nous n'en doutons pas et qui, pour plusieurs, leur rappellera de vieux souvenirs. Il s'agit des *Anciens Canadiens*, ce roman si populaire et si goûté des fins lettrés comme des amateurs de belle lecture, du à la plume de Philippe-Aubert de Gaspé, roman qui est une peinture fidèle et sincère des moeurs canadiennes d'autrefois et dont l'intrigue, intéressante et soutenue jusqu'aux dernières lignes, tient constamment en haleine l'attention du lecteur.

Ceux qui ont déjà lu ces pages d'une œuvre qui est passée dans notre histoire littéraire nationale comme un livre de chevet trouveront un charme nouveau à revivre ces scènes de la vie canadienne d'il y a cent cinquante ans, à évoquer toutes ces physionomies si pittoresques des vieux habitants de la Nouvelle-France, à renouer connaissance avec ce jeune et vaillant d'Haberville, son jeune compagnon d'infortune, Archibald de Locheil et cette douce et belle figure que fut celle de Blanche d'Haberville, si forte et si courageuse en face de son amour brisé. Et les lecteurs de notre journal qui n'ont pas eu l'avantage de lire ce beau et bon livre, nous sauront gré de leur fournir cette occasion de passer d'agréables heures en si bonne et si vaillante compagnie.

L'Événement inaugure, avec les "*Anciens Canadiens*", la publication d'une série de romans du terroir afin de contribuer à faire aimer notre littérature nationale et populariser, chez nous, la connaissance de nos meilleurs auteurs.

Les antipathies sont dues, la plupart du temps, à une illusion d'optique. Nous voyons en gros les défauts et les imperfections des autres; en petit, nos propres misères. Cette illusion est fréquente. Il faut pour la prévenir introduire dans sa lunette la lentille de l'humilité. Ce sera l'inversé et tout le monde y gagnerait.

MONSABRÉ.

* * *

Un trou au pied d'un buisson, au milieu des feuilles mortes; quelques pailles à peine tressées; dessus, une femelle tremblante qui couve ses œufs, à la portée des chats et de tous les rôdeurs de la création: voilà le nid du rossignol. Mais quel chanteur! Tout pour le beau, n'entendant rien à la vie pratique, le rossignol est un *artiste*.

MONSABRÉ.

* * *

Le travail est un vieil ami d'enfance que l'on n'aimait pas du tout quand l'on était au collège et qu'on adore quand on a soixante ans.

EMILE FAGUEY.

L'ANNEE SAINTE

L'Année Sainte aura provoqué des initiatives nombreuses, dont le Pèlerinage des Canadiens, dans la Ville Eternelle, ne sera pas la moins intéressante. Le programme de cette vaste organisation du Comité National, que dirigent NN. SS. les Archevêques et Evêques, sous la présidence de S. E. le Cardinal, et, dont les Voyages Hone sont les directeurs techniques, — en est une preuve éloquente.

Très élégante dans son carton aux lignes artistiques, cette brochure constitue un souvenir précieux qui joint, à une documentation sérieuse, des notes intéressantes sur les visions à entrevoir, en cour de route.

Par l'envergure qu'il atteint en provoquant une manifestation brillante de notre influence religieuse et nationale, ce pèlerinage prend sa place dans l'histoire. Pour la première fois un navire est nolisé exclusivement à leur usage, et pour la première fois aussi, les pèlerins ont l'honneur d'être accompagnés et dirigés par un Prince de l'Église, S. E. le Cardinal Bégin. Cette décision du Vénérable Doyen des Cardinaux du continent américain a provoqué des adhésions nombreuses dont plusieurs des plus hautes personnalités, ecclésiastiques et laïques tant de notre pays que des Etats-Unis.

Partant de Montréal et de Québec, mardi le 5 mai prochain, le "MINNEDOSA", s'arrêtera à Bordeaux, d'où les pèlerins seront transportés à Lourdes, où S. G. Mgr Schoepfer les recevra officiellement au nom de l'Église de France. Ayant visité successivement Carcassonne, Marseille, Nice, Monte-Carlo puis Gênes, la patrie de Christophe-Colomb, ils arriveront à Rome pour y séjourner durant la "Semaine Canadienne de l'Année Sainte", soit du 23 mai au 2 juin.

Durant cette période se dérouleront les cérémonies grandioses de la Fête de la Pentecôte, et celles non moins merveilleuses de la canonisation du Vénérable Curé d'Ars; Jean Eudes, fondateur des Eudistes; la Mère Barat, fondatrice des Dames du Sacré-Cœur et de la Mère Postel, fondatrice des Sœurs des École Chrétiennes de la Miséricorde. Cette paternelle bienveillance de S.S. Pie XI, à l'égard des pèlerins du Canada, est cordialement secondée par le Comité Romain de l'Année Sainte qui leur réserve les places nécessaires dans la Basilique de Saint-Pierre.

Le retour s'effectuera par divers itinéraires, savamment agencés, permettant de visiter les principales villes d'Italie, de Suisse, d'Allemagne, de Belgique, de France, d'Angleterre et d'Irlande.

La presse française souligne un incident significatif de l'organisation de ce Pèlerinage: pour la première fois, dans l'histoire de la navigation, le plan du navire—le "MINNEDOSA", de la compagnie du Pacifique Canadien—a été imprimé dans les deux langues officielles du pays. C'est un gage de succès qui est réservé à l'esprit patriotique des organisateurs, comme un titre nouveau à la confiance qu'ils inspirent aux voyageurs.

Nous invitons nos lecteurs que ce voyage peut intéresser de ne pas tarder à réclamer une copie du programme superbe du XXIIème Pèlerinage National Canadien, le seul officiellement reconnu par l'autorité épiscopale, soit au bureau des Voyages Hone, à Montréal, Québec ou Toronto, ou encore chez M.M. les Curés ou l'agent de billets de leur localité.

— DENTISTE —

Dr C.-E. BOURDON

TRAITEMENT DE LA PYORRHEE

PONTS — DENTIERS — COURONNES

52, RUE ST-JEAN

BUREAU DU SOIR.

TEL. 2-4698

LE GRAND SEISME DE 1663

Ce fut le cinquième février 1663, sur les cinq heures et demie du soir, qu'un grand bruissement s'entendit en mesme temps dans toute l'étendue du Canada. Ce bruit qui paroissoit comme si le feu eust été dans les maisons, en fit sortir tout le monde, pour fuir un incendie si inopiné; mais au lieu de voir la fumée et la flamme, on fut bien surpris de voir les murailles se balancer, et toutes les pierres se remuer, comme si elles se fussent destachées; les toits sembloient se courber en bas d'un costé, puis se renverser de l'autre; les Cloches sonnoient d'elles-mêmes, . . . la terre bondissoit, faisant danser les pieux des palissades d'une façon qui ne paroissoit pas croyable, si nous ne l'eussions veue en divers endroits.

Alors chacun sort, les animaux fuient, les enfants pleurent dans les rues, les hommes et les femmes saisis de frayeur ne savent où se réfugier, pensant à tous moments devoir estre ou accablés sous les ruines des maisons, ou ensevelis dans quelque abysme qui s'alloit ouvrir sous leurs pieds: les uns prosternés à genoux dans la neige crient miséricorde: les autres passent le reste de la nuit en prières parce que le Tremble-terre continua toujours avec un certain bransle presque semblable à celui des navires qui sont sur mer. . . Le désordre estoit bien plus grand dans les forests: il sembloit qu'il y eust combat contre les arbres qui se heurtoient ensemble; et non seulement leurs branches, mais mesme on eust dit que les troncs se destacheroient de leurs places pour sauter les uns sur les autres avec un fracas et un bouleversement qui fit dire à nos Sauvages que toute la forest estoit yvre. . . .

Pendant ce débris général qui se faisoit sur terre, les glaces espaisées de cinq ou six pieds se fracassoient, sautants en morceaux, et s'ouvrants en divers endroits, d'où s'évaporent ou de grosses fumées, ou des jets de boue et de sable qui montoient fort haut dans l'air; . . . les rivières ou se sont perdues, ou ont esté toutes corrompues, les eaux des unes devenans jaunes, les autres rouges; et nostre grand fleuve de Saint Laurens parut tout blanchastre jusques vers Tadoussac. . . .

Nous apprenons du costé de Tadoussac, que l'effort du Tremble-terre n'y a pas esté moins rude qu'ailleurs; qu'on y a veu une pluye de cendre, qui traversoit le fleuve comme auroit fait un gros orage, et que, qui voudroit suivre toute la coste depuis le Cap de Tourmente jusques-là verroit des effets prodigieux. Vers la Baye dite de S. Paul, il y avoit une petite montagne sise sur le bord du fleuve, d'un quart de lieue ou environ de tour, laquelle s'est abysmée, et comme si elle n'eust fait que plonger, elle est ressortie du fond de l'eau pour se changer en islette, et faire d'un lieu tout bordé d'écueils comme il estoit, un havre d'assurance contre toutes sortes de vents. Et plus bas, vers la Pointe-aux-Alouettes, une forest entiere s'estant destachée de la terre-ferme, s'est glissée dans le fleuve, et fait voir de grands arbres droit et verdoyants, qui ont pris naissance dans l'eau du soir au lendemain. . . .

(Relations des Jésuites).

J.-F. TASCHEREAU

IMPRIMEUR - PAPETIER

319, RUE ST-PAUL - - QUEBEC

R. ERNEST LEFAIVRE L. I. C., L. A.SYNDIC AUTORISE
COMPTABLE ET LIQUIDATEUR

AUDITEUR. LIQUIDATEUR DE FAILLITES

— TELEPHONE: 2-1108—2-1109—

147, COTE DE LA MONTAGNE, - QUEBEC

(EDIFICE BOSSE)

Ne dites pas. . .

Ne dites pas. Vous conterez cela à un autre qu'à moi. *Dites:* Vous conterez cela à un autre que moi.

Ne dites pas. Je m'en réjouissais à l'avance. *Dites:* Je me réjouissais d'avance, ou par avance.

Ne dites pas: Bâiller aux corneilles. *Dites:* Bayer aux corneilles.

Ne dites pas: Aller en bicyclette. *Dites:* Aller à bicyclette.

Ne dites pas: Il est en bras de chemise. *Dites:* il est en manches de chemise.

Ne dites pas: Dans un but louable. *Dites:* Pour des raisons, une fin louable.

Ne dites pas: Remplir un but. *Dites:* Atteindre un but.

Ne dites pas: Causer à . . . *Dites:* Causer avec. . .

Ne dites pas: J'irai ce tantôt. *Dites:* J'irai tantôt.

Ne dites pas: Toute affaire cessant. *Dites:* Toute affaire cessante.

Ne dites pas. Il est mou comme une chique. *Dites:* Il est mou comme une chiffe.

Ne dites pas: On a clôturé le débat. *Dites:* On a mis fin au débat.

Ne dites pas: Nous sommes le combien aujourd'hui? *Dites:* Quel est le quantième du mois?

Ne dites pas: Il s'est expliqué compendieusement. *Dites:* Il s'est expliqué longuement.

Ne dites pas: C'est un bourg conséquent. *Dites:* C'est un bourg important.

Ne dites pas. Nous avons convenu d'un prix. *Dites:* Nous étions convenus d'un prix.

Ne dites pas. Vous contredites, vous médites, vous vous dédites, vous interdites, vous prédites, vous maudites. *Dites:* vous contredisez, vous médisez, vous interdisez, vous vous dédisez, vous prédisez, vous maudissez.

Ne dites pas: je me porte couci-couça. *Dites:* Je me porte couci-couci.

Ne dites pas: Pierre et Paul sont à couteau tiré. *Dites:* Pierre et Paul sont à couteaux tirés.

Ne dites pas: de ci, de là. *Dites:* deçà, delà.

Ne dites pas: Il décommanda ses invités, il a décommandé la voiture. *Dites:* il dépria ses invités, il a contremandé la voiture.

Ne dites pas: il a une belle dentition. *Dites:* il a une belle denture.

Ne dites pas: je défaille, mon cœur défaille. *Dites:* je défaus, mon cœur défaut.

Ne dites pas: en définitif. *Dites:* en définitive.

Ne dites pas: ne nous départissons pas de. . . *Dites:* ne nous départons pas de. . .

Ne dites pas: il a dépisté la poursuite. *Dites:* il a dérouté la poursuite.

Ne dites pas: c'est de lui dont il s'agit. *Dites:* c'est de lui qu'il s'agit.

Ne dites pas: il l'a écarbouillé. *Dites:* il l'a écarbouillé.

Ne dites pas: on ne peut égaler les fortunes, la science égalise les hommes. *Dites:* on ne peut égaliser les fortunes, la science égale les hommes.

Ne dites pas: quel embrouillamini. *Dites:* quel brouillamini.

Ne dites pas: c'est émotionnant. *Dites:* c'est émouvant.

Ne dites pas: Je me suis en allé. *Dites:* je m'en suis allé.

Ne dites pas: cela s'est fait en dehors de lui. *Dites:* cela s'est fait à son insu.

Ne dites pas: comme de bien entendu. *Dites:* naturellement, évidemment.

Ne dites pas: je veux vous éviter cette peine. *Dites:* je veux vous épargner cette peine.

Ne dites pas: cette musique est excessivement harmonieuse. *Dites:* cette musique est extrêmement harmonieuse.

Visitez la Pharmacie Martel

Pour vos achats de Médecines, Parfumerie, Articles de Toilettes, Chocolats, Prescriptions de Médecins.

— SPECIALITES —

Antitussine, Rodlax, Pil-Grip, Adiarine, Parfumerie "Fleurlette", Warrécures.

PHARMACIE L.-E. MARTEL

36 Côte du Palais, Québec.

Tél. 2-2483

— Immeuble Hotel Victoria —

VOTRE PHOTO

PAR LES ARTISTES PHOTOGRAPHES

BEAUDRY FRERES

263 RUE SAINT-JEAN

— TEL. 2-0833w —

HOTEL ST-ROCH

Quand vous magasinerez à St-Roch, prenez notre
lunch spécial à

75c

LE SEUL HOTEL ENTIEREMENT A L'EPREUVE
DU FEU A QUEBEC.

LAVIGUEUR & HUTCHISON

81, 83 et 85 RUE ST-JEAN

Succursale: 54, RUE ST-JOSEPH

Importateurs de pianos, harmoniums, instruments de musique de toutes espèces, éditeurs de musique.

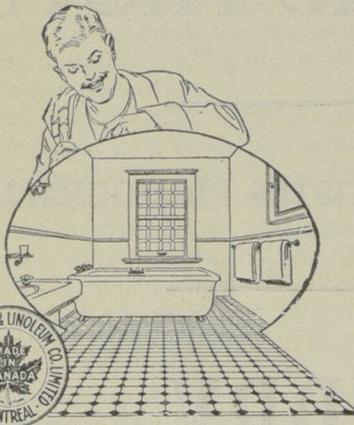


Agent du Victrola

“LA VOIX DE SON MAITRE”.

Termes de paiement faciles.

PRELARTS



Linoleum
Congoleum
Tcile
Faltcl
Anglais
Axminster
Wiltcn
Tapiserie
Carpette

Le meilleur magasin en ville pour les prélaris.

Satisfaction garantie ou argent remis.

Le Magasin de Prélaris de Québec, Enr.

81 RUE DU PONT

TEL. 2-3769

NOUVELLE EMISSION

LA COMPAGNIE ELECTRIQUE DE CHICOUTIMI

6%

\$135,000.00

(Partie de l'émission totale de \$450,000.00)

1re hypothèque

dont le solde a été souscrit payé et gardé par les principaux actionnaires comme placement.

ECHEANCES	1928 à 1932
Actif au 31 décembre 1924.....	\$904,116.90
Dette obligataire. 1re hypothèque.....	450,000.00
Surplus une fois les obligations payées.....	454,116.90
Revenu pour 1924, au-delà de.....	100,000.00

PROVINCIAL SECURITIES LTD.

105 Cote de la Montagne - Québec

— TEL. 2-6377 —

10 ANS DE PREUVE

ET DE SUCCES

AUTOMOBILES
DODGE BROTHERS

MORISSET & FRÈRE
136, rue St-Joseph,
Québec, Canada.

TAXIS ROUGES

TEL. 6710

APPELEZ-LES N'IMPORTE OU

QUEBEC CARTAGE & TRANSFER CO.

Téléphones: Bureau 7813. Résidence 4130F

HILDEVERT GROLEAU

Comptable licencié
Syndic autorisé

111 RUE ST-JOSEPH, - QUEBEC.

Tél. 5003

J.-A. LESAGE

COURTIER

140, rue St-Pierre - - - Québec

INSTITUT J. THOMAS

25, RUE ST-STANISLAS

Tél. 7490. (Bloc Laviguer & Hutchison)

Préparation pour brevets, pour bureaux; Anglais,
Français, Sténographie, Clavigraphie, etc.

Tél. 3759. 377, RUE ST-JEAN, QUEBEC.

LA GALVANOPLASTIE CANADIENNE Limitée
"CANADIAN ELECTROPLATING WORKS LTD."

Dorure, Argenture, Nickelage, Cuivrage, Galvanisation,
Bronzage, Soudure.

CHRETIEN & GABOURY
HORLOGERS ET BIJOUTIERS

377, Rue St-Jean, :- :- :- :- :- Québec.

Ls-Ph. Morin, L.A.C.G.A. L.-Eug. Barry, L.A.C.G.A. Léon Côté, C.A.

MORIN, BARRY & COTE

COMPTABLES LICENCIÉS, SYNDICS AUTORISÉS

Comptabilité, Vérification, Arbitrage, Liquidation,
Organisation, Direction

Représentant de: The Shaw Correspondence School, Toronto
116, COTE DE LA MONTAGNE, - QUEBEC

Tanguay & Chênevert

ARCHITECTES

20½, RUE D'AIGUILLON - - - Québec

Tél. 1466.

S.-JULES LARUE

NOTAIRE

et agent d'immeubles, Achats et ventes de propriétés,
placements.

Edifice de la Banque Nationale, rue St-Pierre, QUEBEC

Académie FILIOL Academy

413-425, ST-JEAN. Tél. 8528-8527w

Préparation à tous les examens de la Province.

Cours Commercial complet — Anglais autant d'heures
par jour que vous le désirez.

BERGERON & LEMAY

ARCHITECTES & EVALUATEURS

145, RUE ST-JEAN, QUEBEC

C.-A. LeMay,
Rés. Giffard.

J.-S. Bergeron,
99, Aberdeen.

Téléphone Bureau 2-1891
Résidence 6678

14 Avenue Maisonneuve

GEORGES PAQUET

Immeuble en Général

Ventes et Achats de Propriété

Edifice Guilmette 37 rue de la Couronne, Québec

GERARD MORISSET

NOTAIRE

Edifice Lindsay - - - QUEBEC

Dessin artistique et commercial

Prêts d'argent et organisation de compagnies

LORENZO AUGER

ARCHITECTE

39 rue St-Jean, - QUEBEC

Téléphone 1909

Docteur RAOUL BROCHU

Ex-élève des Hopitaux de Paris et de New-York

SPECIALITÉS : Maladies des Poumons, du Cœur, du Tube

Digestif et du Système Nerveux

Bureau de consultation : 63, St-Jean, Québec

Télep : 7469w - 5797

WILFRID LACROIX, D. E. P.

Membre A. A. P. Q.

ARCHITECTE

Evaluation de propriétés

132, Rue St-Pierre, - - - - - QUÉBEC

Tél. Bureau 1089w

Tél. Rés. 1089j

JOBIN & PAQUET Enrg.

FERBLANTIERS - PLOMBIERS - ELECTRICIENS

SPECIALITE: Chauffage central à eau chaude, vapeur
et air chaud.

94, COTE D'ABRAHAM, QUEBEC.

Tél. 430.

Bernier, de Billy & Dorion

AVOCATS

111, côte de la Montagne, - - - Québec

Arthur Fitzpatrick, C. R.
Onésime Gagnon, L.L.L.

Maurice Dupré, C. R.
Charles Parent, LL. B.

Fitzpatrick, Dupré, Gagnon & Parent

AVOCATS

111, côte de la Montagne - Québec Tél. 212.

HELIODORE LABERGE

ARCHITECTE

Tél. Rés. 2-6233 — Bureau 2-4145

17, D'AUTEUIL

QUÉBEC

Commandements de la Santé

Je m'engage à

1. Respirer de l'air pur au travail et au jeu.
2. Vivre le plus possible au grand air.
3. Dormir avec les fenêtres ouvertes.
4. Respirer par le nez et non par la bouche.
5. Prendre un bain au moins une fois par semaine.
6. Prendre l'habitude de respirer le plus profondément possible.
7. Ne porter que des vêtements propres et en bon état.
8. Exiger la propreté dans le milieu où je vis — au travail, dans mes loisirs, à la maison.
9. Me brosser les dents deux fois par jour, surtout le soir au coucher.
10. Ne pas cracher sur le plancher.
11. Ne jamais boire dans un verre ou gobelet ayant servi à d'autres.
12. Me laver les mains avant chaque repas et après chaque visite aux cabinets.
13. Ne jamais manger d'aliments suspects.
14. Ne jamais boire d'eau de provenance douteuse (particulièrement à la campagne).

Q Cette lutte contre la tuberculose n'est pas une lutte contre le tuberculeux. A lui toute l'aide et tout l'encouragement possible



La TUBERCULOSE
Peut être évitée avec VOTRE concours

CHAQUE citoyen doit coopérer à la campagne contre la Tuberculose et la Mortalité Infantile. Hommes, femmes, enfants, chacun doit faire sa part. La tuberculose ne doit pas nous effrayer; mais il faut l'enrayer. Ce que d'autres pays ont fait, notre Province peut le faire. Ce n'est pas une maladie héréditaire. Contagieuse? Oui! Mais cela n'est qu'une preuve de plus qu'on peut la prévenir.



Service Provincial d'Hygiène
Autorisé par le Secrétaire de la Province, Québec